

Extraits commentés de l'encyclique « Laudato si' »

Sommaire

Extraits commentés de l'encyclique « Laudato si' »	1
Présentation de l'encyclique Laudato si'	4
Introduction	6
♦ Laudato si', mi' Signore [1-2]	6
♦ Rien de ce monde ne nous est indifférent [3-6]	6
♦ Unis par une même préoccupation [7-9].....	6
♦ Saint François d'Assise [10-12].....	7
♦ Mon appel [13-16]	7
Premier chapitre : Ce qui se passe dans notre maison [17-61].....	8
Eloge de la lenteur :	8
I. Pollution et changement climatique [20-26]	8
♦ Pollution, ordure et culture du déchet [20-22]	8
♦ Le climat comme bien commun [23-26].....	8
II. La question de l'eau [27-31]	10
III. La perte de biodiversité [32-42].....	11
IV. Détérioration de la qualité de la vie humaine et dégradation sociale [43-47]	11
Désintégration de nos villes	11
V. Inégalité planétaire [48-52].....	12
Agriculture, viande et effet de serre.....	12
VI. La faiblesse des réactions [53-59].....	12
VII. Diversité d'opinions [60-61]	13
Les quatre courants actuels de l'écologie	14
Deuxième chapitre : L'Évangile de la création [62-100]	16
I. La Lumière qu'offre la foi [63-64]	16
II. La sagesse des récits bibliques [65-75].....	16
III. Le mystère de l'univers [76-83].....	17
IV. Le message de chaque créature dans l'harmonie de toute la création [84-88]	17
V. Une communion universelle [89-92]	17

VI. La destination commune des biens [93-95]	17
VII. Le regard de Jésus [96-100]	18
Troisième chapitre : La racine humaine de la crise écologique [101-136]	19
I. La technologie : créativité et pouvoir [102-105]	19
II. La globalisation du paradigme technocratique [106-114]	19
III. Crise et conséquences de l’anthropocentrisme moderne [115-136]	20
♦ Le relativisme pratique [122-123]	20
♦ La nécessité de préserver le travail [124-129]	20
Productivité et partage du travail	21
♦ L’innovation biologique à partir de la recherche [130-136]	22
Sur les OGM	22
Quatrième chapitre : Une écologie intégrale [137-162]	24
I. L’écologie environnementale, économique et sociale [138-142]	25
II. L’écologie culturelle [143-146]	25
III. L’écologie de la vie quotidienne [147-155]	26
Oxygéner la ville :	26
Pour les architectes :	26
Le droit au logement :	27
Sur les transports :	27
Sur les zones rurales :	27
Sur le corps :	27
IV. Le principe du bien commun [156-158]	27
V. La justice entre générations [159-162]	28
Cinquième chapitre : Quelques lignes d’orientation et d’action [163-201]	29
I. Le dialogue sur l’environnement dans la politique internationale [164-175]	29
L’interdépendance	29
Les énergies renouvelables	29
L’agenda public :	29
Les avancées :	30
Les reculs :	30
Le fil est rompu :	30
L’illusion des crédits carbone :	31
Solaire et pays pauvres :	31
Déchets et océans :	31
II. Le dialogue en vue de nouvelles politiques nationales et locales [176-181]	31
Le temps supérieur à l’espace :	32
Le local contre l’ordre mondial :	32

Travailler dans la durée :.....	32
III. Dialogue et transparence dans les processus de prise de décisions [182-188]	33
La participation :.....	33
IV. Politique et économie en dialogue pour la plénitude humaine [189-198]	33
Des chemins mieux orientés :	34
Accepter la décroissance :.....	34
Redéfinir le progrès :	35
Green washing et distorsions de l'économie:	35
Principe de subsidiarité :.....	35
Politiques aux vues larges :.....	35
V. Les religions dans le dialogue avec les sciences [199-201].....	36
Sixième chapitre : Éducation et spiritualité écologiques [202-246].....	37
I. Miser sur un autre style de vie [203-208].....	37
La question des fins :	37
De nouveaux styles de vie :	37
II. Éducation pour l'alliance entre l'humanité et l'environnement [209-215]	38
III. La conversion écologique [216-221]	39
L'action doit être collective :	40
Gratitude et gratuité :	40
IV. Joie et paix [222-227]	40
Le bonheur de la sobriété :.....	41
La vertu d'humilité :	41
La paix intérieure :.....	41
Benedicite :	41
V. Amour civil et politique [228-232].....	41
Une civilisation de l'amour :.....	42
Rôle des associations :	42
VI. Les signes sacramentaux et le repos pour célébrer [233-237]	42
Le Dimanche est sacré :	43
VII. La Trinité et la relation entre les créatures [238-240].....	43
VIII. La reine de toute la création [241-242]	44
IX. Au-delà du soleil [243-246]	44
♦ Prière pour notre terre	45
♦ Prière chrétienne avec la création	45

Présentation de l'encyclique **Laudato si'**

Pour moi et nombre d'entre nous, l'encyclique **Laudato si'** est le texte le plus important que le magistère de l'Eglise ait publié depuis Vatican II, texte qui fera sûrement date dans l'histoire contemporaine.

Avec **Laudato si'**, le Pape François nous met en présence d'un drame dont nous sommes à la fois les victimes et les acteurs. Il parle de la sauvegarde de la « maison commune » (oïkos en grec) et lance un appel à « toute la famille humaine » qui dépasse la chrétienté. Il n'a pas d'agenda politique mais dans le vide actuel, sa posture prophétique et les sévères critiques qu'il émet sur le système économique mondial lui donnent une stature politique incontournable qui ne peut pas ne pas être entendue.

Il nous parle d'une maison commune dont il est important et urgent que l'humanité en reconnaisse d'abord l'état de délabrement. En effet, le Pape François n'a pas de mots assez durs pour dresser le triste état de la planète, sans pour autant qu'on y trouve la posture catastrophique d'un certain écologisme radical. En liant étroitement dégradations de la nature et dégradations des relations humaines, il construit de façon subtile à travers une vision systémique du monde un **écologisme intégral** qui sort la pensée catholique d'une fallacieuse opposition entre écologie humaine et écologie environnementale et qui s'oppose à nos vies découpées en tranches. En outre la maison commune est surtout vue à partir du Sud dont il se fait le porte-parole car « le cri de la terre est aussi le cri des pauvres ».

Ce long texte de 246 paragraphes en 72 pages est traversé par un immense souffle d'espoir. **Laudato si'** se veut d'abord un **appel confiant à la responsabilité politique des hommes et à leur conscience morale**. Sans doute parce qu'il commence par une louange, l'ensemble de l'encyclique est marqué par ce regard éminemment simple et positif sur la création et en particulier sur l'homme. Sans doute aussi parce qu'il est marqué par une anthropologie de la relation où l'action des hommes est en interaction incessante entre eux et avec la nature, le texte éclaire sous un jour optimiste le champ des possibles de l'humanité.

Tout est dit sur l'état du monde, mais bien au centre, la notion « d'écologie intégrale » qui prend en compte tout l'homme, dans toutes ses dimensions, et toute la nature, dans sa grande variété. Elle n'est pas qu'affaire de solutions techniques, mais, affirme le Pape, de « conversion » profonde. Elle n'est pas non plus un dogme, un ensemble de vérités imposées : elle se tisse à travers les relations, elle est plurielle, tout comme ce texte qui s'inspire de traditions autres que catholique et chrétienne et repose sur les apports scientifiques de spécialistes de l'environnement.

Le texte commence par une longue introduction où Saint François d'Assise retrouve toute la place qu'il mérite. Puis, dans un premier chapitre, le Pape aborde la description de l'état déplorable de notre terre tel que chacun de nous, s'il prend un peu de recul, est en mesure de le constater. Dans un deuxième chapitre, François nous rappelle la sagesse des récits bibliques et la destination commune des biens. Dans un troisième chapitre, il pointe du doigt les racines humaines de la crise écologique que sont entre autres la techno-science et l'anthropocentrisme. Le quatrième et le cinquième chapitre font système. Le quatrième chapitre est celui de la déconstruction : il entre dans le vif de nos vies quotidiennes où cinq visages de l'écologie sont décrits ainsi que le principe du bien commun et de la justice entre générations. Le cinquième chapitre, celui de la reconstruction, est délibérément politique : il donne quelques lignes d'orientation et d'action, du global au local. Enfin le sixième chapitre est consacré à l'éducation, à la vie spirituelle et à l'adoration.

François termine par deux belles prières composées pour la circonstance.

A la fin de son encyclique, François écrit qu'il nous a proposé **une réflexion joyeuse et dramatique**. Rien de désespéré dans ses propos, mais **une invitation à la conversion**. En ces temps troublés où certains nous prédisent une décennie de chaos, notre principale mission est d'incarner cette destinée: il est temps pour chacun de se reprendre en main, de refuser les diktats que nous imposent la techno-science et le profit, de **s'ouvrir toujours plus à l'intelligence collective en symbiose avec la nature**. Aujourd'hui, silencieuses comme l'herbe qui pousse, mille trajectoires humaines, célèbres ou anonymes, donnent **le signal d'une nouvelle renaissance**. Toutes incitent à réfléchir au chemin que chacun peut emprunter, pour choisir sa vie et réussir la construction d'un monde plus généreux, plus beau et plus humain.

Je tente dans ce qui suit, d'extraire de Laudato si' les éléments qui m'apparaissent comme les plus profonds, les plus radicaux et les plus décisifs pour conduire à la conversion demandée. Sachant que d'autres ont produit des commentaires élaborés à l'usage des chrétiens ¹ j'ai pris le parti, dans les extraits choisis et dans leurs commentaires, de me concentrer plutôt sur les aspects scientifiques et socio-politiques de l'encyclique à l'usage de tous.

Alain Ricaud ²

31 Juillet 2015

¹ L'approche très élaborée de Fabien Revol de la Chaire Jean Bastaire, est d'abord ecclésiale et théologique, elle s'adresse à des catholiques avertis, fait référence à la tradition magistérielle qui précède l'encyclique sur le sujet qu'elle traite et rappelle des éléments de doctrines issus des prédécesseurs de François. En outre il redécoupe l'encyclique avec une lecture qui met en avant les idées forces du texte, dans un plan différent.

² Alain Ricaud, ingénieur SupElec et Docteur es science a créé et dirigé le Bureau d'études Cythelia de 1994 à 2014 et a été Professeur Associé à l'Université de Savoie de 2000 à 2012 où il a entre autres enseigné « Changement climatique, changement de comportement ». Il s'intéresse à l'écologie politique depuis 1973. Editeur de « La Lettre du Solaire » de 2000 à 2014, il est aussi le concepteur et réalisateur des Maisons Z.E.N en Savoie.

Introduction

♦ *Laudato si', mi' Signore [1-2]*

Le texte commence donc par **la louange de Saint François d'Assise** qui retrouve d'emblée toute la place qu'il mérite. En une phrase, Saint François nous fait reconnaître notre solidarité de créature avec la terre à commencer par sa double parenté, à la fois sœur et mère de tout homme et de toute femme, car nous sommes tirés du même matériau :

« *Loué sois-tu, mon Seigneur, pour **sœur notre mère** la terre qui nous soutient et nous gouverne ...* »

Mais aussitôt le Pape François, constatant lui aussi que le rapport maternel n'est pas suffisant pour qualifier notre relation à la création et tout ce qu'elle contient, fait implicitement sienne l'idée que nous sommes entrés dans **l'anthropocène**, indiquant par-là que l'évolution de l'environnement planétaire est maintenant déterminée par l'activité humaine³. La terre est donc vue comme une sœur maltraitée par l'Homme:

(2) *Cette sœur crie en raison des dégâts que nous lui causons par l'utilisation irresponsable et par l'abus des biens que Dieu a déposés en elle. Nous avons grandi en pensant que nous étions des propriétaires et des dominateurs, autorisés à l'exploiter.*

Et il n'attend pas pour mettre le doigt sur le lien qu'il fera tout au long de l'encyclique entre nos blessures intérieures et celles que nous infligeons à la création.

La violence qu'il y a dans le cœur humain blessé par le péché se manifeste aussi à travers les symptômes de maladie que nous observons dans le sol, dans l'eau, dans l'air et dans les êtres vivants... Nous oublions nous-mêmes que nous sommes poussières (Gn2,7)...

♦ *Rien de ce monde ne nous est indifférent [3-6]*

Dès l'introduction le Pape François annonce clairement **que rien de ce monde ne lui est indifférent** et qu'il va utiliser une **approche systémique**⁴ pour nous parler d'écologie :

(6) *Mon prédécesseur Benoît XVI a rappelé qu'on ne peut pas analyser le monde seulement en isolant l'un de ses aspects, parce que « le livre de la nature est unique et indivisible » et inclut, entre autres, l'environnement, la vie, la sexualité, la famille et les relations sociales. Par conséquent, « la dégradation de l'environnement est étroitement liée à la culture qui façonne la communauté humaine » (...) L'environnement social a lui aussi ses blessures. Mais toutes, au fond, sont dues au même mal, c'est-à-dire à l'idée qu'il n'existe pas de vérités indiscutables qui guident nos vies, et donc que la liberté humaine n'a pas de limites. On oublie que « l'homme n'est pas seulement une liberté qui se crée de soi. L'homme ne se crée pas lui-même. Il est esprit et volonté, mais il est aussi nature ».*

♦ *Unis par une même préoccupation [7-9]*

(7) *... Nous ne pouvons pas ignorer qu'outre l'Église catholique, d'autres Églises et communautés chrétiennes – comme aussi d'autres religions – ont nourri une grande préoccupation et une précieuse réflexion sur ces thèmes qui nous préoccupent tous.*

(9) *Le patriache Bartholomée a attiré l'attention sur les racines éthiques et spirituelles des problèmes environnementaux qui demandent que nous trouvions des solutions non seulement grâce à la technique mais encore à travers un changement de la part de l'être humain, parce qu'autrement nous affronterions uniquement les symptômes. Il nous a proposé de passer de la consommation au sacrifice, de l'avidité à la générosité, du gaspillage à la capacité*

³ Voir Claude Lorius, Laurent Carpentier, *Voyage dans l'Anthropocène*, Actes Sud, Jan 2011.

⁴ C'est ici la mise en rapport des différentes composantes de la vie humaine, par groupes de trois ou de quatre, dans une perspective unifiée et indissociable.

de partager, dans une ascèse qui « signifie apprendre à donner, et non simplement à renoncer. ... C'est la libération de la peur, de l'avidité, de la dépendance ».

♦ *Saint François d'Assise [10-12]*

(10) ... Je crois que François est l'exemple par excellence de la protection de ce qui est faible et d'une écologie intégrale, vécue avec joie et authenticité... Cette conviction ne peut être considérée avec mépris comme un romantisme irrationnel, car elle a des conséquences sur les opinions qui déterminent notre comportement. Si nous nous approchons de la nature et de l'environnement sans cette ouverture à l'étonnement et à l'émerveillement, si nous ne parlons plus le langage de la fraternité et de la beauté dans notre relation avec le monde, nos attitudes seront celles du dominateur, du consommateur ou du pur exploitateur de ressources, incapable de fixer des limites à ses intérêts immédiats. En revanche, si nous nous sentons intimement unis à tout ce qui existe, la sobriété et le souci de protection jailliront spontanément ... assortis d'un renoncement à transformer la réalité en pur objet d'usage et de domination.

♦ *Mon appel [13-16]*

Unis par une même préoccupation, **son appel s'adresse à tous :**

(13) Le défi urgent de sauvegarder notre maison commune inclut la préoccupation d'unir toute la famille humaine dans la recherche d'un développement durable et intégral, car nous savons que les choses peuvent changer... J'adresse une invitation urgente à un nouveau dialogue sur la façon dont nous construisons l'avenir de la planète. Nous avons besoin d'une conversion qui nous unisse tous...

Premier chapitre : Ce qui se passe dans notre maison [17-61]

Eloge de la lenteur :

Vient alors le premier chapitre qu'il aborde en nous proposant de **ralentir la marche** pour regarder la réalité d'une autre manière :

(18)... bien que le changement fasse partie de la dynamique des systèmes complexes, la rapidité que les actions humaines lui imposent aujourd'hui contraste avec la lenteur naturelle de l'évolution biologique. À cela s'ajoute le fait que les objectifs de ce changement rapide et constant ne sont pas nécessairement orientés vers le bien commun, ni vers le développement humain, durable et intégral.

I. Pollution et changement climatique [20-26]

Ce chapitre se saisit frontalement des faits tels que chacun de nous, s'il prend un peu de recul, est en mesure de les constater.

♦ **Pollution, ordure et culture du déchet [20-22]**

Il commence par la pollution, les ordures et pointe du doigt les limites de la technologie :

(20) Il existe différentes formes de pollution qui affectent quotidiennement les personnes (...) La technologie, liée aux secteurs financiers, qui prétend être l'unique solution aux problèmes, de fait, est ordinairement incapable de voir le mystère des multiples relations qui existent entre les choses, et par conséquent, résout parfois un problème en en créant un autre.

Puis le Pape s'empare d'un thème qui reviendra à plusieurs reprises pour stigmatiser l'un des aspects les plus caractéristiques de nos sociétés :

(22) Ces problèmes sont intimement liés à la culture du déchet qui affecte aussi bien les personnes exclues que les choses, vite transformées en ordures. Le système industriel n'a pas développé, en fin de cycle de production et de consommation, la capacité d'absorber et de réutiliser déchets et ordures. On n'est pas encore arrivé à adopter un modèle circulaire de production qui assure des ressources pour tous comme pour les générations futures, et qui suppose de limiter au maximum l'utilisation des ressources non renouvelables, d'en modérer la consommation, de maximiser l'efficacité de leur exploitation, de les réutiliser et de les recycler.

♦ **Le climat comme bien commun [23-26]**

Vient ensuite **la sauvegarde du climat comme un bien commun**, de tous et pour tous.

(23) Au niveau global, c'est un système complexe en relation avec beaucoup de conditions essentielles pour la vie humaine. Il existe un consensus scientifique très solide qui indique que nous sommes en présence d'un réchauffement préoccupant du système climatique...et il est en outre difficile de ne pas le mettre en relation avec l'augmentation d'événements météorologiques extrêmes, indépendamment du fait qu'on ne peut pas attribuer une cause scientifiquement déterminable à chaque phénomène particulier...

La cause est entendue. Oui, le réchauffement climatique est en route. Oui, les émissions de CO₂ d'origine anthropique en sont la cause principale. La seule zone d'incertitude vient de ce que l'on ne sait pas apprécier avec précision la variabilité climatique naturelle sur des périodes - un siècle - très courtes à l'échelle géologique⁵. Ceux qui soutenaient le contraire semblent muets, comme sonnés. C'est qu'au terme de vingt ans de recherches climatologiques, la responsabilité humaine dans le

⁵ Certains climatologues nous prédisent une petite ère glaciaire à partir de 2030.

réchauffement est jugée sans équivoque. Les arguments des climato-sceptiques n'ont convaincu ni les 2 500 scientifiques du groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC), ni même les représentants des Etats de la planète qui l'ont adopté à l'unanimité (Etats-Unis et Arabie Saoudite inclus...). Alors, terminé le débat climatique? Au contraire, le vrai débat ne fait que commencer ! Car la défaite des sceptiques a libéré la parole des climatologues, et ouvre de nouvelles perspectives à l'humanité tout entière.

(23) ... Il y a, certes, d'autres facteurs (comme le volcanisme, les variations de l'orbite et de l'axe de la terre, le cycle solaire), mais de nombreuses études scientifiques signalent que la plus grande partie du réchauffement global des dernières décennies est due à la grande concentration de gaz à effet de serre (dioxyde de carbone, méthane, oxyde de nitrogène et autres) émis surtout à cause de l'activité humaine.

Pour ceux qui douteraient encore de la responsabilité de l'homme, rappelons l'influence de la concentration en CO₂ sur l'effet de serre. D'abord on constate une étroite corrélation entre la composition de l'atmosphère des planètes notamment leur contenu en CO₂ et la température de leur surface. Sur Mars où la totalité du CO₂ est piégée dans le sol, la température moyenne est de -50 °C. Sur Vénus, où l'atmosphère épaisse contient 95 % de CO₂, la température moyenne est de 420 °C. Sur la Terre, s'il n'y avait pas d'atmosphère, la température moyenne serait de -18°C; grâce à un faible pourcentage nominal de 0,03% de CO₂ l'effet de serre naturel porte la température moyenne à +15°C. La teneur en CO₂ est passée de 285 ppm en 1870 à 400 ppm en 2014, soit une augmentation de 40% en 144 ans. Le CO₂ est le principal contributeur à l'effet de serre et la durée de vie de la molécule varie de 50 à 200 ans. Si l'on ne tient pas compte de la vapeur d'eau qui se recycle en permanence dans la troposphère la composition de la serre supplémentaire ajoutée par l'homme est la suivante: 65 % de CO₂, 20 % de CH₄ (méthane), 10 % de CFC (chloro-fluorocarbones), 5% de N₂O (protoxyde d'azote). Aux incertitudes de mesure près, les concentrations de CO₂ relevées avant 1750 sont constantes sur plus de dix mille ans, et n'ont jamais dépassé 280 ppm depuis 400 000 ans. Les concentrations jamais atteintes de ces gaz, ainsi que le rythme inconnu jusqu'alors de l'augmentation de leur concentration permettent d'affirmer que c'est bien l'homme et en particulier ses activités modernes qui en sont la cause. Comment aurait-on pu l'ignorer sachant que l'homme a déjà brûlé en 150 ans la moitié des ressources fossiles carbonées (1 000 sur les 2 000 milliards de barils de pétrole) accumulées par la planète sur plusieurs millions d'années.

Jusqu'où les choses peuvent-elles aller si nous ne faisons rien ?

Il sera très difficile d'éviter d'ici la fin du siècle une augmentation moyenne de température de plus de 3 °C, avec une montée générale des océans et des mers qui pourrait atteindre 2 m. Au-delà de 3°, la question n'est plus quelles sont les régions inhabitables, mais devient : quelles sont les régions propres à recevoir un habitat humain permanent ?

Quelles surprises le système climat réserve-t-il ?

(24) À son tour, le réchauffement a des effets sur le cycle du carbone. Il crée un cercle vicieux qui aggrave encore plus la situation, affectera la disponibilité de ressources indispensables telles que l'eau potable, l'énergie ainsi que la production agricole des zones les plus chaudes, et provoquera l'extinction d'une partie de la biodiversité de la planète. La fonte des glaces polaires et de celles des plaines d'altitude menace d'une libération à haut risque de méthane; et la décomposition de la matière organique congelée pourrait accentuer encore plus l'émanation de dioxyde de carbone. De même, la disparition de forêts tropicales aggrave la situation, puisqu'elles contribuent à tempérer le changement climatique.

Concernant l'eau de mer, les scientifiques ont commencé à s'intéresser au stockage du CO₂ dans les océans et à son corollaire, l'acidification au milieu des années 90. A l'époque, ils s'en félicitaient car

depuis le début de l'ère industrielle, les océans avaient absorbé le tiers du CO₂ d'origine anthropique au rythme de 22 million de tonnes par jour... une pompe à carbone naturelle et bienvenue, mais aujourd'hui, des eaux plus acides affectent toute une série d'êtres vivants.

(...) La pollution produite par le dioxyde de carbone augmente l'acidité des océans et compromet la chaîne alimentaire marine. Si la tendance actuelle continuait, ce siècle pourrait être témoin de changements climatiques inédits et d'une destruction sans précédent des écosystèmes, avec de graves conséquences pour nous tous.

Que peut-on faire pour en diminuer les effets ?

(23) ... L'humanité est appelée à prendre conscience de la nécessité de réaliser des changements de style de vie, de production et de consommation, pour combattre ce réchauffement ou, tout au moins, les causes humaines qui le provoquent ou l'accroissent.

En vingt-cinq ans, les sources d'énergie électrique renouvelable (solaire et éolien) ont fait des progrès considérables et ont atteint des volumes importants dans certains pays. Parfaitement au point et compétitives, mais intermittentes par nature, elles nécessitent encore de travailler sur le stockage.

(26)... Voilà pourquoi il devient urgent et impérieux de développer des politiques pour que, les prochaines années, l'émission du dioxyde de carbone et d'autres gaz hautement polluants soit réduite de façon drastique, par exemple en remplaçant l'utilisation de combustibles fossiles et en accroissant des sources d'énergie renouvelable. Dans le monde, il y a (encore) un niveau d'accès réduit à des énergies propres et renouvelables (car) il est encore nécessaire de développer des technologies adéquates d'accumulation (des sources d'énergies intermittentes).

Quel sera le coût des changements climatiques ?

Au cours de la décennie 90-2000, 280 milliards de dollars ont été perdus à cause de grandes catastrophes climatiques ou d'inondations; un quadruplement par rapport à la décennie précédente.

Seulement le 1/3 a été remboursé par les compagnies d'assurances qui ont été les premières à sonner l'alarme.

(26) Beaucoup de ceux qui détiennent plus de ressources et de pouvoir économique ou politique semblent surtout s'évertuer à masquer les problèmes ou à occulter les symptômes, en essayant seulement de réduire certains impacts négatifs du changement climatique. Mais beaucoup de symptômes indiquent que ces effets ne cesseront d'empirer si nous maintenons les modèles actuels de production et de consommation...

II. La question de l'eau [27-31]

Suit naturellement la question de l'épuisement des ressources naturelles et particulièrement de l'eau.

(27) ... Déjà les limites maximales d'exploitation de la planète ont été dépassées, sans que nous ayons résolu le problème de la pauvreté.

(28) L'eau potable et pure représente une question de première importance, parce qu'elle est indispensable pour la vie humaine comme pour soutenir les écosystèmes terrestres et aquatiques... La provision d'eau (douce) est restée relativement constante pendant longtemps, mais en beaucoup d'endroits la demande dépasse l'offre durable, avec de graves conséquences à court et à long terme (...)

(29) Un problème particulièrement sérieux est celui de la qualité de l'eau disponible pour les pauvres, ce qui provoque beaucoup de morts tous les jours (...)

(30) Tandis que la qualité de l'eau disponible se détériore constamment, il y a une tendance croissante, à certains endroits, à privatiser cette ressource limitée, transformée en marchandise

sujette aux lois du marché. En réalité, l'accès à l'eau potable et sûre est un droit humain primordial, fondamental et universel, parce qu'il détermine la survie des personnes, et par conséquent il est une condition pour l'exercice des autres droits humains.

III. La perte de biodiversité [32-42]

(32)... La disparition de forêts et d'autres végétations implique en même temps la disparition d'espèces qui pourraient être à l'avenir des ressources extrêmement importantes, non seulement pour l'alimentation, mais aussi pour la guérison de maladies... Les diverses espèces contiennent des gènes qui peuvent être des ressources-clefs pour subvenir, à l'avenir, à certaines nécessités humaines ou pour réguler certains problèmes de l'environnement...

(34)... Certaines espèces qui sont d'habitude imperceptibles, jouent un rôle fondamental pour établir l'équilibre d'un lieu. Certes, l'être humain doit intervenir quand un géo-système entre dans un état critique ; mais aujourd'hui le niveau d'intervention humaine, dans une réalité si complexe comme la nature, est tel que les constants désastres provoqués appellent une nouvelle intervention, si bien que l'activité humaine devient omniprésente, avec tous les risques que cela implique. Il se crée un cercle vicieux où l'intervention de l'être humain pour résoudre une difficulté, aggrave encore plus la situation...

(41)...« Qui a transformé le merveilleux monde marin en cimetières sous-marins dépourvus de vie et de couleurs ? »...

(42)...Toutes les créatures sont liées, chacune doit être valorisée avec affection et admiration, et tous en tant qu'êtres, nous avons besoin les uns des autres.

IV. Détérioration de la qualité de la vie humaine et dégradation sociale [43-47]

Désintégration de nos villes

(44)... Aujourd'hui nous observons, par exemple, la croissance démesurée et désordonnée de beaucoup de villes qui sont devenues insalubres pour y vivre, non seulement du fait de la pollution causée par les émissions toxiques, mais aussi à cause du chaos urbain, des problèmes de transport, et de la pollution visuelle ainsi que sonore (...)

(45) À certains endroits, en campagne comme en ville, la privatisation des espaces a rendu difficile l'accès des citoyens à des zones particulièrement belles. À d'autres endroits, on crée des urbanisations « écologiques » seulement au service de quelques-uns, en évitant que les autres entrent pour perturber une tranquillité artificielle (...)

(46) Parmi les composantes sociales du changement global figurent les effets de certaines innovations technologiques sur le travail, l'exclusion sociale, l'inégalité dans la disponibilité d'énergie et d'autres services, la fragmentation sociale, l'augmentation de la violence et l'émergence de nouvelles formes d'agressivité sociale, le narcotrafic et la consommation croissante de drogues chez les plus jeunes, la perte d'identité. Ce sont des signes, parmi d'autres, qui montrent que la croissance de ces deux derniers siècles n'a pas signifié sous tous ses aspects un vrai progrès intégral ni une amélioration de la qualité de vie. Certains de ces signes sont en même temps des symptômes d'une vraie dégradation sociale, d'une rupture silencieuse des liens d'intégration (...)

(47) ... La vraie sagesse, fruit de la réflexion, du dialogue et de la rencontre généreuse entre les personnes, ne s'obtient pas par une pure accumulation de données qui

finissent par saturer et obnubiler, comme une espèce de pollution mentale.

V. Inégalité planétaire [48-52]

(48) L'environnement humain et l'environnement naturel se dégradent ensemble, et nous ne pourrions pas affronter adéquatement la dégradation de l'environnement si nous ne prêtons pas attention aux causes qui sont en rapport avec la dégradation humaine et sociale... « ce sont les pauvres qui souffrent davantage des plus graves effets de toutes les agressions environnementales »(...)

(49) ...beaucoup de professionnels, de leaders d'opinion, de moyens de communication et de centres de pouvoir sont situés loin d'eux, dans des zones urbaines isolées, sans contact direct avec les problèmes des exclus. Ceux-là vivent et réfléchissent à partir de la commodité d'un niveau de développement et à partir d'une qualité de vie qui ne sont pas à la portée de la majorité de la population mondiale. Ce manque de contact physique et de rencontre, parfois favorisé par la désintégration de nos villes, aide à tranquilliser la conscience et à occulter une partie de la réalité par des analyses biaisées. Ceci cohabite parfois avec un discours « vert », mais aujourd'hui, nous ne pouvons pas nous empêcher de reconnaître qu'une vraie approche écologique se transforme toujours en une approche sociale, qui doit intégrer la justice dans les discussions sur l'environnement, pour écouter tant la clameur de la terre que la clameur des pauvres (...)

(51) L'inégalité n'affecte pas seulement les individus, mais aussi des pays entiers, et oblige à penser à une éthique des relations internationales. Il y a, en effet, une vraie « dette écologique », particulièrement entre le Nord et le Sud, liée à des déséquilibres commerciaux avec des conséquences dans le domaine écologique, et liée aussi à l'utilisation disproportionnée des ressources naturelles, historiquement pratiquée par certains pays (...) « Nous constatons que souvent les entreprises qui agissent ainsi sont des multinationales, qui font ici ce qu'on ne leur permet pas dans des pays développés... Généralement, en cessant leurs activités et en se retirant, elles laissent de grands passifs humains et environnementaux tels que le chômage, des populations sans vie, l'épuisement de certaines réserves naturelles, la déforestation, l'appauvrissement de l'agriculture et de l'élevage local, des cratères, des coteaux triturés, des fleuves contaminés et quelques œuvres sociales qu'on ne peut plus maintenir ».

Agriculture, viande et effet de serre

L'agriculture constitue la première source d'émission de gaz à effet de serre d'origine anthropique, notamment du fait des émissions de carbone liées à la production de viande. En effet, la production végétale est elle-même en grande partie destinée à la production de viande, notamment de boeuf, et la consommation de viande rouge par habitant n'a cessé d'augmenter. Pour apprécier les émissions provenant de l'agriculture, il faut prendre en compte, non seulement les émissions de méthane, mais celles de protoxyde d'azote et de CO₂ lié à l'utilisation d'énergie (engrais, tracteurs...). Il est à noter que, dans la nomenclature de l'INSEE, l'agriculture et la sylviculture sont agrégées, ce qui n'est pas pertinent quant aux émissions de gaz à effet de serre car l'agriculture est une source d'émission et la sylviculture un puits d'absorption. Agréger les deux revient à faire bénéficier les seules activités agricoles des absorptions des forêts.

VI. La faiblesse des réactions [53-59]

(53) ... Il devient indispensable de créer un système normatif qui implique des limites infranchissables et assure la protection des écosystèmes, avant que les nouvelles formes de pouvoir dérivées du paradigme techno-économique ne finissent par raser non seulement la politique mais aussi la liberté et la justice. La faiblesse de la réaction politique internationale

est frappante. La soumission de la politique à la technologie et aux finances se révèle dans l'échec des sommets mondiaux sur l'environnement. Il y a trop d'intérêts particuliers, et très facilement l'intérêt économique arrive à prévaloir sur le bien commun et à manipuler l'information pour ne pas voir affectés ses projets (...)

Il faudra des chocs de plus en plus violents pour que la survie de notre espèce dépasse les intérêts économiques et financiers. A Copenhague, alors que tout laissait penser que la conférence allait se terminer sans décision, c'est le Président des Maldives qui a su le dernier jour, faire bouger les Etats par son témoignage poignant sur la montée des océans et l'éventuelle disparition de ses îles.

(56) Les pouvoirs économiques continuent de justifier le système mondial actuel, où priment une spéculation et une recherche du revenu financier qui tendent à ignorer tout contexte, de même que les effets sur la dignité humaine et sur l'environnement. Ainsi, il devient manifeste que la dégradation de l'environnement comme la dégradation humaine et éthique sont intimement liées.

Le scénario de guerre est même envisagé :

(57) Il est prévisible que, face à l'épuisement de certaines ressources, se crée progressivement un scénario favorable à de nouvelles guerres, déguisées en revendications nobles. La guerre produit toujours de graves dommages à l'environnement comme à la richesse culturelle des populations, et les risques deviennent gigantesques quand on pense aux armes nucléaires ainsi qu'aux armes biologiques (...) Une plus grande attention est requise de la part de la politique pour prévenir et pour s'attaquer aux causes qui peuvent provoquer de nouveaux conflits. Mais c'est le pouvoir lié aux secteurs financiers qui résiste le plus à cet effort, et les projets politiques n'ont pas habituellement de largeur de vue.

Le Pape reconnaît ensuite que dans certains pays, il y a bien des exemples positifs de réussites dans les améliorations de l'environnement, dans la production d'énergie non polluante, dans les transports publics. Même si ces actions ne résolvent pas les problèmes globaux, elles confirment au moins que l'être humain est encore capable d'intervenir positivement.

(59) Mais en même temps, une écologie superficielle ou apparente se développe, qui consolide un certain assoupissement et une joyeuse irresponsabilité. Comme cela arrive ordinairement aux époques de crises profondes, qui requièrent des décisions courageuses, nous sommes tentés de penser que ce qui est en train de se passer n'est pas certain. Si nous regardons les choses en surface, au-delà de quelques signes visibles de pollution et de dégradation, il semble qu'elles ne soient pas si graves et que la planète pourrait subsister longtemps dans les conditions actuelles (...) C'est la manière dont l'être humain s'arrange pour alimenter tous les vices auto destructifs : en essayant de ne pas les voir, en luttant pour ne pas les reconnaître, en retardant les décisions importantes, en agissant comme si de rien n'était.

VII. Diversité d'opinions [60-61]

(60) Reconnaissons que diverses visions et lignes de pensée se sont développées à propos de la situation et des solutions possibles. À l'extrême, d'un côté, certains soutiennent à tout prix le mythe du progrès et affirment que les problèmes écologiques seront résolus simplement grâce à de nouvelles applications techniques, sans considérations éthiques ni changements de fond. De l'autre côté, d'autres pensent que, à travers n'importe laquelle de ses interventions, l'être humain ne peut être qu'une menace et nuire à l'écosystème mondial, raison pour laquelle il conviendrait de réduire sa présence sur la planète et d'empêcher toute espèce d'intervention de sa part. Entre ces deux extrêmes, la réflexion devrait identifier de possibles scénarios futurs, parce qu'il n'y a pas une seule issue. Cela donnerait lieu à divers apports qui pourraient entrer dans un dialogue en vue de réponses intégrales.

Les quatre courants actuels de l'écologie

Laurent Larcher⁶ distingue quatre grandes familles dans l'écologie :

1. **Écologie environnementaliste**, qualifiée d'hédonisme vert.

Elle prône le retour à la nature comme garantie de bonheur et d'authenticité ; elle est la réponse à une angoisse existentielle et préconise le culte de la pureté et de la santé, le bio et la libido. Il s'agit de la culture ambiante véhiculée par la publicité et les magazines. C'est très « tendance ». Elle constitue un rapport de profiteur hédoniste à la nature. Sans être antichrétienne, elle reste assez éloignée des enseignements du christianisme.

2. **Écologie utilitariste**

Elle accorde une grande place aux animaux, mais considère que nous sommes tous des animaux. L'animal est perçu comme objet de plaisir ; elle inclut la chasse, toujours très pratiquée en France, et aussi les safaris photos. Ce sont ses adeptes qui veulent réintroduire certains animaux dans les montagnes, loups, ours même contre l'avis de ceux qui y vivent. Une opinion courante est que l'animal est l'un de nous, parfois meilleur. C'est une version de l'utilitarisme qui considère que l'acte juste est en droit celui qui optimise le plaisir et occasionne le minimum de souffrances ; finalement les êtres vivants animés et l'homme sont mis sur le même plan. Cette position conduit à un droit animal et à l'antispécisme, calqué sur l'antiracisme ou l'anti sexisme. Cette attitude remet en cause la position centrale de l'homme dans la création : elle n'est pas vraiment conforme à la Bible.

3. **Écologie profonde**, '*deep ecology*' en anglais, noyau dur de l'écologisme contemporain.

Elle provient d'une aire culturelle anglo-saxonne et germanique. Parmi ses initiateurs, on peut citer Henry David Thoreau, un américain du XIX^{ème} siècle et plus récemment Aldo Leopold, Aern Naess, James Lovelock. Il n'y a pas de filiation linéaire au long du temps entre ces différents auteurs. Leur but commun est d'en finir avec l'anthropocentrisme et de défendre les droits de la nature et de la biosphère contre l'homme. Ils se réfèrent à un système de pensée holistique qui rejette explicitement l'héritage humaniste européen. Il est possible de trouver des 'cousinages' entre James Lovelock, Teilhard de Chardin et Hans Jonas, un philosophe auteur notamment de : « Le principe responsabilité » mais il faut être prudent et ne pas faire des amalgames trop rapides : on ne peut pas dire que Teilhard de Chardin ou Hans Jonas rejettent la tradition humaniste occidentale.

On peut citer Arne Næss (1912 -) philosophe norvégien, fondateur du courant de l'**écologie profonde**. Son travail philosophique se concentre sur [Spinoza](#), en incluant les influences du [Bouddhisme](#) et de [Gandhi](#). L'écologie profonde s'appuie sur la notion d'*égalité bio centrique*, signifiant que presque tous les êtres vivants ont le même droit de vivre et de se développer.

A la base de cette notion, subsiste le principe que la dignité d'un être vivant, son essence d'agent moral, réside dans sa capacité d'*auto-conscience*, autrement dit dans sa capacité à éprouver clairement désirs, plaisirs et souffrances. De là, on déduit que *homo sapiens*, chiens, chats, cochons, singes et poulets, sont des agents moraux et donc des sujets de droits, puisqu'ils possèdent tous cette capacité d'auto-conscience. L'écologie profonde est donc un *animalisme* en opposition à l'humanisme.

Un certain nombre d'auteurs contemporains écrivent des mises en garde à l'encontre de l'écologie profonde : dans un appendice à son roman *Le Parfum d'Adam*, publié en janvier 2007, Jean-Christophe Rufin dénonce avec virulence la deep ecology qui serait, selon lui, l'ancrage théorique d'un « totalitarisme vert », suivant le mot de Jacques Attali. L'ouvrage de Luc Ferry *Le Nouvel ordre écologique* a été le premier à attirer l'attention sur l'ampleur des

⁶ Chapitre préparé par Jérôme Perrin pour présenter les thèses de Laurent Larcher lors de la réunion-débat du 13 juin 2007, organisée par l'association X-Environnement en présence de Jean Bastaire. Laurent Larcher est historien des idées et journaliste, auteur de "la Face cachée de l'écologie" (Cerf, 2004) où il analyse les dérives de certains courants écologistes et le fonds antichrétien de certaines thèses qui remettent en cause la place centrale de la personne humaine au nom d'une vision holiste de la nature.

travaux consacrés à l'écologie profonde. James Lovelock ⁷ est moins extrémiste ; c'est un chercheur scientifique. Il a écrit deux ouvrages où il décrit la terre comme un être vivant capable de s'autoréguler et de maintenir à sa surface des conditions propices à la vie. Il s'agit davantage de guides de pensée que de thèses scientifiques. Il est favorable à une utilisation propre de l'énergie nucléaire et il a préfacé un ouvrage : « *Le nucléaire avenir de l'écologie* ». Ses positions ne sont pas radicales et sa conception se rapproche de la noosphère de Teilhard de Chardin ; il considère lui aussi la terre comme un tout.

4. *Écologie radicale,*

Elle vise in fine à la disparition de l'homme ! Elle commence par des actions symboliques, continue par des actions violentes ! Elle préconise l'amour de la nature et des animaux, poursuit par la haine de l'homme et sombre dans la haine de soi. De nombreux mouvements peuvent être cités dans cette rubrique ; ils ont des sites Internet.

- Les « **éco-guerriers** » : on peut regrouper sous ce titre diverses associations ; earthfirst, dont l'icône représente la terre, des gens sympathiques qui habitent dans les bois à l'enseigne de Robin des Bois et puis des gens moins pacifiques, dans le « Front de libération des Animaux » et le « Front de Libération de la Terre » regroupés sous le nom de Vegan. Le principe de l'ALF est le suivant : il faut libérer les animaux des endroits où l'homme les fait souffrir, fermes, laboratoires, et les amener dans des lieux où ils peuvent vivre leur vie naturelle exempte de souffrances, infliger des dommages économiques à ceux et celles qui profitent de la misère des animaux, révéler les horreurs qu'ils subissent derrière des portes fermées à clef et mener des actions non-violentes et de libération (la non-violence est parfois relative) et prendre toutes les précautions pour ne mettre en danger aucun animal humain et non humain, une belle formule parfois transgressée ! Cela peut faire sourire, mais il y a eu des morts du fait de cette écologie radicale.
- Il y a un mouvement pour l'**extinction volontaire** de l'humanité ! Pussions-nous vivre longtemps et disparaître : l'extinction progressive de l'humanité par abandon volontaire de la reproduction permettrait à la biosphère de retrouver une bonne santé ; le manque d'espace vital et les pénuries en ressources naturelles trouveraient leur solution si la population humaine était moins nombreuse et moins dense. C'est du malthusianisme poussé à l'extrême : la terre ne peut pas s'étendre davantage : rétrécissons nous-mêmes et faisons de la place pour la récupération.
- Il existe enfin une **église de l'euthanasie** (www.churchofeuthanasia.org) : sauvez la planète et détruisez-vous. Un seul commandement : tu ne procréeras pas et quatre piliers : suicide, avortement, cannibalisme et sodomie. Cette église a été reconnue par l'état du Delaware et l'administration fédérale américaine depuis 1995. Elle a à sa tête une femme pasteur, la révérende Chris Korda, qui affirme avoir reçu une révélation.

⁷ Le site Internet de James Lovelock est : www.ecolo.org/lovelock

Deuxième chapitre : L'Évangile de la création [62-100]

I. La Lumière qu'offre la foi [63-64]

(63) *Si nous cherchons vraiment à construire une écologie qui nous permette de restaurer tout ce que nous avons détruit, alors aucune branche des sciences et aucune forme de sagesse ne peut être laissée de côté, la sagesse religieuse non plus, avec son langage propre (...)*

(64) *Si le seul fait d'être humain pousse les personnes à prendre soin de l'environnement dont elles font partie, « les chrétiens, notamment, savent que leurs devoirs à l'intérieur de la création et leurs devoirs à l'égard de la nature et du Créateur font partie intégrante de leur foi ».*

II. La sagesse des récits bibliques [65-75]

(66) *Les récits de la création dans le livre de la Genèse contiennent, dans leur langage symbolique et narratif, de profonds enseignements sur l'existence humaine et sur sa réalité historique. Ces récits suggèrent que **l'existence humaine repose sur trois relations fondamentales intimement liées : la relation avec Dieu, avec le prochain, et avec la terre.** Selon la Bible, les trois relations vitales ont été rompues, non seulement à l'extérieur, mais aussi à l'intérieur de nous. Cette rupture est le péché. L'harmonie entre le Créateur, l'humanité et l'ensemble de la création a été détruite par le fait d'avoir prétendu prendre la place de Dieu, en refusant de nous reconnaître comme des créatures limitées. **Ce fait a dénaturé aussi la mission de « soumettre » la terre (cf. Gn 1, 28), de « la cultiver et la garder » (Gn 2, 15).** Comme résultat, la relation, harmonieuse à l'origine entre l'être humain et la nature, est devenue conflictuelle (cf. Gn 3, 17-19) (...)*

(67) *Il est important de lire les textes bibliques dans leur contexte, avec une herméneutique adéquate, et de se souvenir qu'ils nous invitent à « cultiver et garder » le jardin du monde (cf. Gn 2, 15). Alors que « cultiver » signifie labourer, défricher ou travailler, « garder » signifie protéger, sauvegarder, préserver, soigner, surveiller. Cela implique une relation de réciprocité responsable entre l'être humain et la nature (...)*

En plus de vingt siècles d'histoire et de tradition spirituelle, mystique et théologique, le christianisme a d'abord vu la nature comme une création bonne dont Dieu a confié à l'homme l'intendance jusqu'à leur salut commun dans et par le Christ à la fin des temps.

Mais à partir du XVIIème siècle la philosophie rationaliste instaure un dualisme méthodologique entre matière et esprit, tandis que le protestantisme et le jansénisme renforcent le hiatus entre nature et grâce.

Ceci légitime la désacralisation de la nature et sa prise de possession utilitariste par l'homme, parfois en complicité mais souvent en conflit avec le christianisme.

L'émergence de l'écologie dans la deuxième moitié du XXème siècle a mis le christianisme au défi de renouer avec ses racines.

(71) *La tradition biblique établit clairement que la réhabilitation de l'humanité implique la redécouverte et le respect des rythmes inscrits dans la nature par la main du Créateur. Cela se voit, par exemple, dans la loi sur le Sabbat. Le septième jour, Dieu se reposa de toutes ses œuvres. Il ordonna à Israël que chaque septième jour soit un jour de repos, un Sabbat (cf. Gn 2, 2-3 ; Ex 16, 23 ; 20, 10). Par ailleurs, une année sabbatique fut également instituée pour Israël et sa terre, tous les sept ans (cf. Lv 25, 1-4), pendant laquelle un repos complet était accordé à la terre ; on ne semait pas, on moissonnait seulement ce qui était indispensable pour subsister et offrir l'hospitalité (cf. Lv 25, 4-6). Enfin, passées sept semaines d'années, c'est-à-*

dire quarante-neuf ans, le Jubilé était célébré, année de pardon universel et d'« affranchissement de tous les habitants » (Lv 25, 10). Le développement de cette législation a cherché à assurer l'équilibre et l'équité dans les relations de l'être humain avec ses semblables et avec la terre où il vivait et travaillait.

III. Le mystère de l'univers [76-83]

(76) Pour la tradition judéo-chrétienne, dire « création », c'est signifier plus que « nature », parce qu'il y a un rapport avec un projet de l'amour de Dieu dans lequel chaque créature a une valeur et une signification. La nature s'entend d'habitude comme un système qui s'analyse, se comprend et se gère, mais la création peut seulement être comprise comme un don qui surgit de la main ouverte du Père (...)

(77) Par conséquent, chaque créature est l'objet de la tendresse du Père, qui lui donne une place dans le monde (...)

(78) En même temps, la pensée judéo-chrétienne a démystifié la nature. Sans cesser de l'admirer pour sa splendeur et son immensité, elle ne lui a plus attribué de caractère divin. Un retour à la nature ne peut se faire au prix de la liberté et de la responsabilité de l'être humain, qui fait partie du monde avec le devoir de cultiver ses propres capacités pour le protéger et en développer les potentialités. Si nous reconnaissons la valeur et la fragilité de la nature, et en même temps les capacités que le Créateur nous a octroyées, cela nous permet d'en finir aujourd'hui avec le mythe moderne du progrès matériel sans limite. Un monde fragile, avec un être humain à qui Dieu en confie le soin, interpelle notre intelligence pour reconnaître comment nous devrions orienter, cultiver et limiter notre pouvoir.

IV. Le message de chaque créature dans l'harmonie de toute la création [84-88]

(85) Dieu a écrit un beau livre « dont les lettres sont représentées par la multitude des créatures présentes dans l'univers ». Aucune créature ne reste en dehors de cette manifestation de Dieu : « Des vues panoramiques les plus larges à la forme de vie la plus infime, la nature est une source constante d'émerveillement et de crainte. Elle est en outre, une révélation continue du divin ».

V. Une communion universelle [89-92]

(89) ...Créés par le même Père, nous et tous les êtres de l'univers, sommes unis par des liens invisibles, et formons une sorte de famille universelle, une communion sublime qui nous pousse à un respect sacré, tendre et humble.

VI. La destination commune des biens [93-95]

(93) Aujourd'hui croyants et non croyants, nous sommes d'accord sur le fait que la terre est essentiellement un héritage commun, dont les fruits doivent bénéficier à tous. Pour les croyants cela devient une question de fidélité au Créateur, puisque Dieu a créé le monde pour tous. Par conséquent, toute approche écologique doit incorporer une perspective sociale qui prenne en compte les droits fondamentaux des plus défavorisés. Le principe de subordination de la propriété privée à la destination universelle des biens et, par conséquent, le droit universel à leur usage, est une « règle d'or » du comportement social, et « le premier principe de tout l'ordre éthico-social ». La tradition chrétienne n'a jamais reconnu comme absolu ou intouchable le droit à la propriété privée, et elle a souligné la fonction sociale de toute forme de propriété privée (...) Cela remet sérieusement en cause les habitudes injustes d'une partie de l'humanité.

(94) « Tout paysan a le droit naturel de posséder un lot de terre raisonnable, où il puisse

établir sa demeure, travailler pour la subsistance de sa famille et avoir la sécurité de l'existence. Ce droit doit être garanti pour que son exercice ne soit pas illusoire mais réel. Cela signifie que, en plus du titre de propriété, le paysan doit compter sur les moyens d'éducation technique, sur des crédits, des assurances et la commercialisation ».

Des voix s'élèvent bien sûr pour accuser le Pape d'être communiste ! Il en est conscient et s'en est déjà justifié dans un discours aux mouvements populaires en 2014 ⁸: *Notre rencontre répond à un désir très concret, quelque chose que tout père, toute mère veut pour ses propres enfants ; un désir qui devrait être à la portée de tous, mais qu'aujourd'hui, nous voyons avec tristesse de plus en plus éloigné pour la majorité des gens : une terre, un toit et un travail. C'est étrange, mais si j'en parle, certains disent que le Pape est communiste. Ils ne comprennent pas que l'amour des pauvres est au cœur de l'Évangile. Une terre, un toit et un travail, ce pourquoi vous luttez, sont des droits sacrés. Exiger cela n'est pas du tout étrange, c'est la doctrine sociale de l'Église.*

VII. Le regard de Jésus [96-100]

(96) *Jésus reprend la foi biblique au Dieu créateur et met en relief un fait fondamental : Dieu est Père (cf. Mt 11,25). Dans les dialogues avec ses disciples, Jésus les invitait à reconnaître la relation paternelle que Dieu a avec toutes ses créatures (...) « Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent ni ne recueillent en des greniers, et votre Père céleste les nourrit » (Mt 6, 26).*

(98) *Jésus vivait en pleine harmonie avec la création, et les autres s'en émerveillaient : « Quel est donc celui-ci pour que même la mer et les vents lui obéissent ? » (Mt 8, 27). Il n'apparaissait pas comme un ascète séparé du monde ou un ennemi des choses agréables de la vie. Il disait, se référant à lui-même : « Vient le Fils de l'homme, mangeant et buvant, et l'on dit : voilà un glouton et un ivrogne » (Mt 11, 19). Il était loin des philosophies qui dépréciaient le corps, la matière et les choses de ce monde. Cependant, ces dualismes malsains en sont arrivés à avoir une influence importante chez certains penseurs chrétiens au long de l'histoire, et ont défiguré l'Évangile.*

⁸ Discours du Pape François aux participants à la rencontre mondiale des mouvements populaires, mardi 28 octobre 2014

Troisième chapitre : La racine humaine de la crise écologique [101-136]

I. La technologie : créativité et pouvoir [102-105]

(102) *L'humanité est entrée dans une ère nouvelle où le pouvoir technologique nous met à la croisée des chemins (...) La modification de la nature à des fins utiles est une caractéristique de l'humanité depuis ses débuts, et ainsi la technique « exprime la tendance de l'esprit humain au dépassement progressif de certains conditionnements matériels ». La technologie a porté remède à d'innombrables maux qui nuisaient à l'être humain et le limitaient (...)*

(104) *Jamais l'humanité n'a eu autant de pouvoir sur elle-même et rien ne garantit qu'elle s'en servira toujours bien (...)*

(105) *... Le fait est que « l'homme moderne n'a pas reçu l'éducation nécessaire pour faire un bon usage de son pouvoir », parce que l'immense progrès technologique n'a pas été accompagné d'un développement de l'être humain en responsabilité, en valeurs, en conscience (...) En ce sens, l'homme est nu, exposé à son propre pouvoir toujours grandissant, sans avoir les éléments pour le contrôler. Il peut disposer de mécanismes superficiels, mais nous pouvons affirmer qu'il lui manque aujourd'hui une éthique solide, une culture et une spiritualité qui le limitent réellement et le contiennent dans une abnégation lucide.*

II. La globalisation du paradigme technocratique [106-114]

(106) *L'intervention humaine sur la nature s'est toujours vérifiée, mais longtemps elle a eu comme caractéristique d'accompagner, de se plier aux possibilités qu'offrent les choses elles-mêmes. Il s'agissait de recevoir ce que la réalité naturelle permet de soi, comme en tendant la main. Maintenant, en revanche, ce qui intéresse c'est d'extraire tout ce qui est possible des choses par l'imposition de la main de l'être humain, qui tend à ignorer ou à oublier la réalité même de ce qu'il a devant lui. Voilà pourquoi l'être humain et les choses ont cessé de se tendre amicalement la main pour entrer en opposition.*

(108) *C'est devenu une contre-culture de choisir un style de vie avec des objectifs qui peuvent être, au moins en partie, indépendants de la technique, de ses coûts, comme de son pouvoir de globalisation et de massification.*

(109) *L'économie assume tout le développement technologique en fonction du profit sans prêter attention à d'éventuelles conséquences négatives pour l'être humain. Les finances étouffent l'économie réelle. Les leçons de la crise financière mondiale n'ont pas été retenues, et on prend en compte les leçons de la détérioration de l'environnement avec beaucoup de lenteur. Mais le marché ne garantit pas en soi le développement humain intégral ni l'inclusion sociale. En attendant, nous avons un « surdéveloppement, où consommation et gaspillage vont de pair, ce qui contraste de façon inacceptable avec des situations permanentes de misère déshumanisante » ; et les institutions économiques ainsi que les programmes sociaux qui permettraient aux plus pauvres d'accéder régulièrement aux ressources de base ne se mettent pas en place assez rapidement.*

(111) *Chercher seulement un remède technique à chaque problème environnemental qui surgit, c'est isoler des choses qui sont entrelacées dans la réalité, et c'est se cacher les vraies et plus profondes questions du système mondial.*

(113) *D'autre part, les gens ne semblent plus croire en un avenir heureux, ils ne mettent pas*

aveuglément leur confiance dans un lendemain meilleur à partir des conditions actuelles du monde et des capacités techniques. Ils prennent conscience que les avancées de la science et de la technique ne sont pas équivalentes aux avancées de l'humanité et de l'histoire, et ils perçoivent que les chemins fondamentaux sont autres pour un avenir heureux. Cependant, ils ne s'imaginent pas pour autant renoncer aux possibilités qu'offre la technologie. L'humanité s'est profondément transformée, et l'accumulation des nouveautés continues consacre une fugacité qui nous mène dans une seule direction, à la surface des choses. Il devient difficile de nous arrêter pour retrouver la profondeur de la vie.

Ne nous résignons pas à cela, et ne renonçons pas à nous interroger sur les fins et sur le sens de toute chose. Autrement, nous légitimerions la situation actuelle et nous aurions besoin de toujours plus de succédanés pour supporter le vide.

III. Crise et conséquences de l'anthropocentrisme moderne [115-136]

(115) L'anthropocentrisme moderne, paradoxalement, a fini par mettre la raison technique au-dessus de la réalité, parce que l'être humain « n'a plus le sentiment ni que la nature soit une norme valable, ni qu'elle lui offre un refuge vivant. Il la voit sans suppositions préalables, objectivement, sous la forme d'un espace et d'une matière pour une œuvre où l'on jette tout, peu importe ce qui en résultera ». De cette manière, la valeur que possède le monde en lui-même s'affaiblit. Mais si l'être humain ne redécouvre pas sa véritable place, il ne se comprend pas bien lui-même et finit par contredire sa propre réalité : « Non seulement la terre a été donnée par Dieu à l'homme, qui doit en faire usage dans le respect de l'intention primitive, bonne, dans laquelle elle a été donnée, mais l'homme, lui aussi, est donné par Dieu à lui-même et il doit donc respecter la structure naturelle et morale dont il a été doté » (...)

(116)... La façon correcte d'interpréter le concept d'être humain comme « seigneur » de l'univers est plutôt celle de le considérer comme administrateur responsable(...)

(118) Il n'y aura pas de nouvelle relation avec la nature sans un être humain nouveau. Il n'y a pas d'écologie sans anthropologie adéquate. (...)

(119)...Nous ne pouvons pas prétendre soigner notre relation à la nature et à l'environnement sans assainir toutes les relations fondamentales de l'être humain.

♦ Le relativisme pratique [122-123]

(122) Un anthropocentrisme dévié donne lieu à un style de vie dévié(...)

(123) ... Nous ne pouvons pas penser que les projets politiques et la force de la loi seront suffisants pour que soient évités les comportements qui affectent l'environnement, car, lorsque la culture se corrompt et qu'on ne reconnaît plus aucune vérité objective ni de principes universellement valables, les lois sont comprises uniquement comme des impositions arbitraires et comme des obstacles à contourner.

♦ La nécessité de préserver le travail [124-129]

(124) Dans n'importe quelle approche d'une écologie intégrale qui n'exclue pas l'être humain, il est indispensable d'incorporer la valeur du travail, développée avec grande sagesse par saint Jean-Paul II dans son Encyclique Laborem exercens. Nous disons que « l'homme est l'auteur, le centre et le but de toute la vie économique-sociale ». Malgré cela, quand la capacité de contempler et de respecter est détériorée chez l'être humain, les conditions sont créées pour que le sens du travail soit défiguré. Il faut toujours se rappeler que l'être humain est « capable d'être lui-même l'agent responsable de son mieux-être matériel, de

*son progrès moral, et de son épanouissement spirituel ». Le travail devrait être le lieu de ce développement personnel multiple où plusieurs dimensions de la vie sont en jeu : la créativité, la projection vers l'avenir, le développement des capacités, la mise en pratique de valeurs, la communication avec les autres, une attitude d'adoration. C'est pourquoi, dans la réalité sociale mondiale actuelle, au-delà des intérêts limités des entreprises et d'une rationalité économique discutable, il est nécessaire que « l'on continue à se **donner comme objectif prioritaire l'accès au travail... pour tous** ».*

Productivité et partage du travail

Au cours des 100 dernières années, le PIB par actif occupé a augmenté d'un facteur 8 ! En même temps, le temps de travail annuel était réduit par un facteur 2 (3 200 h / an du temps de Jean Jaurès, 1 600 aujourd'hui) ! Ceci veut dire que dans nos pays avancés, **la productivité du travail humain** par heure travaillée a augmenté d'un facteur 16 en 100 ans. Une partie des gains est allée dans la poche des salariés et a permis d'augmenter leur pouvoir d'achat, mais pas d'un facteur 16.

Où est donc passée la différence ? D'abord dans une croissance exponentielle d'achats d'énergies fossiles (transport, machines, automatismes...). Ensuite, en grande partie dans la poche des actionnaires. Par exemple, dans l'ensemble des pays de l'OCDE, la part des salaires chargés dans la valeur ajoutée des entreprises est passée de 67% du PIB en 1980 à 56 % en 2011. En 30 ans, c'est plus de 40 000 milliards de dollars qui auraient dû aller aux salariés, aux caisses de sécurité sociale, de prévoyance et d'assurance vieillesse. Une somme astronomique qui a quitté l'économie réelle pour aller vers la sphère financière. Ceci n'est pas une crise : c'est un hold-up !

Dans une société saturée de biens, quand les gains de productivité augmentent encore de 3% /an et que la croissance n'est plus que de 1% /an, il y a mécaniquement un surplus de 2% /an de quantité de travail qui ne peut pas se valoriser, donc 2% de travailleurs de trop par an. Soit on les exclut, soit on trouve de nouvelles activités, soit on réduit de 2% /an le temps de travail pour tous.

- Si on ne fait rien : théorie du centre et de la périphérie, c'est la société à deux vitesses qu'on connaît depuis 1980, avec ses conséquences négatives (problèmes éthiques, sociétaux, violences et conflits),

- Si on fait de la réparation au travers des impôts (dit modèle de l'Etat providence), les conséquences négatives sont la fraude fiscale, les paradis fiscaux, la fuite d'activité.

- Si on fait de la réparation au travers de la dette d'Etat, les conséquences négatives sont les déficits budgétaires, la dette souveraine, l'absence de souveraineté, la financiarisation de l'économie.

- Si on baisse les salaires, ou qu'on supprime les salaires minimum, on favorise les stagiaires étudiants, les travailleurs pauvres (pas d'épargne pas d'investissement, surendettement des ménages, précarité énergétique)... Et pour pousser la logique plus loin dans un souci d'optimisation, délocalisation des activités dans les pays à bas salaire et moins disant socialement et sur le plan écologique.

- Enfin, si le volume des affaires augmente plus que la productivité, les conséquences redeviennent positives (c'est le cas de l'Asie du Sud-Est des 10 dernières années).

Aujourd'hui, la plupart des investisseurs cherchent des taux de rentabilité nette > 10 % alors que chacun sait que des activités économiques normales ne génèrent que 5 % en moyenne. D'où la fuite des capitaux vers la sphère spéculative et les bulles financières qui peuvent avoir des conséquences redoutables y compris sur les Etats eux-mêmes. En Septembre 2013, deux chercheurs de l'Université d'Oxford, *Carl Frey* et *Michael Osborne* estimaient⁹ que 47% de la force de travail occupe un emploi qui sera remplacé à terme par un ordinateur. Ainsi, sur les marchés boursiers, les traders sont déjà remplacés par des logiciels appelés « algos » dans 50% des transactions. *Paul Jorion* et l'économiste belge *Bruno Colmant*, constatent l'existence d'une **loi de baisse tendancielle du taux de travail** : un mouvement en ciseau entre la quantité de travail accumulée sous forme de capital en augmentation constante et la quantité de travail effectif dans la production et la distribution

⁹ « Dans l'avenir de l'emploi : dans quelle mesure les emplois sont-ils exposés à l'ordinisation » (www.oxfordmartin.ox.ac.uk)

de biens, qui elle est en baisse en termes absolus.

Pour échapper à la société du déchet pointée du doigt par Pape François, et pour faire face aux augmentations de productivité, il ne nous reste qu'une seule solution dans la justice : **le partage du travail**. Pourquoi réduire le temps de travail individuel est-il un tel tabou pour tous nos politiques? Une réponse souvent non-dite mais sous entendue est : parce que « c'est favoriser la paresse ». Ils ont tout faux ! Les gens ne demandent qu'à travailler. La réduction à 4 jours par semaine permettrait de se détendre, de socialiser, de se cultiver, de s'occuper mieux de sa famille et de ses amis. Elle recréerait des liens dans l'économie sociale et solidaire et redonnerait de l'optimisme à des peuples désabusés de la politique, traumatisés par la façon dont le patronat et les pouvoirs publics ont maltraité cette question essentielle depuis 40 ans.

♦ *L'innovation biologique à partir de la recherche [130-136]*

(130)... *les expérimentations sur les animaux sont légitimes seulement « si elles restent dans des limites raisonnables et contribuent à soigner ou sauver des vies humaines » (...). Le pouvoir de l'homme a des limites et qu'« il est contraire à la dignité humaine de faire souffrir inutilement les animaux et de gaspiller leurs vies ». Toute utilisation ou expérimentation « exige un respect religieux de l'intégrité de la création ».*

(131)... *« aucune intervention dans un domaine de l'écosystème ne peut se dispenser de prendre en considération ses conséquences dans d'autres domaines ». Jean Paul II soulignait que l'Église valorise l'apport de « l'étude et des applications de la biologie moléculaire, complétée par d'autres disciplines, comme la génétique et son application technologique dans l'agriculture et dans l'industrie », même s'il affirme aussi que cela ne doit pas donner lieu à une « manipulation génétique menée sans discernement » qui ignore les effets négatifs de ces interventions. Il n'est pas possible de freiner la créativité humaine. Si on ne peut interdire à un artiste de déployer sa capacité créatrice, on ne peut pas non plus inhiber ceux qui ont des dons spéciaux pour le développement scientifique et technologique, dont les capacités ont été données par Dieu pour le service des autres. En même temps, on ne peut pas cesser de préciser toujours davantage les objectifs, les effets, le contexte et les limites éthiques de cette activité humaine qui est une forme de pouvoir comportant de hauts risques.*

Sur les OGM

(133) *Il est difficile d'émettre un jugement général sur les développements de transgéniques (OGM), végétaux ou animaux, à des fins médicales ou agropastorales, puisqu'ils peuvent être très divers entre eux et nécessiter des considérations différentes. D'autre part, les risques ne sont pas toujours dus à la technique en soi, mais à son application inadaptée ou excessive. En réalité, les mutations génétiques ont été, et sont très souvent, produites par la nature elle-même. Même celles provoquées par l'intervention humaine ne sont pas un phénomène moderne. La domestication des animaux, le croisement des espèces et autres pratiques anciennes et universellement acceptées peuvent entrer dans ces considérations. Il faut rappeler que le début des développements scientifiques de céréales transgéniques a été l'observation d'une bactérie qui produit naturellement et spontanément une modification du génome d'un végétal. Mais dans la nature, ces processus ont un rythme lent qui n'est pas comparable à la rapidité qu'imposent les progrès technologiques actuels, même quand ces avancées font suite à un développement scientifique de plusieurs siècles.*

(134) ... *En de nombreux endroits, suite à l'introduction de ces cultures, on constate une concentration des terres productives entre les mains d'un petit nombre, due à « la disparition progressive des petits producteurs, qui, en conséquence de la perte de terres exploitables,*

se sont vus obligés de se retirer de la production directe ». Les plus fragiles deviennent des travailleurs précaires, et beaucoup d'employés ruraux finissent par migrer dans de misérables implantations urbaines. L'extension de la surface de ces cultures détruit le réseau complexe des écosystèmes, diminue la diversité productive, et compromet le présent ainsi que l'avenir des économies régionales. Dans plusieurs pays, on perçoit une tendance au développement des oligopoles dans la production de grains et d'autres produits nécessaires à leur culture, et la dépendance s'aggrave encore avec la production de grains stériles qui finirait par obliger les paysans à en acheter aux entreprises productrices (...) D'autre part, il est préoccupant que certains mouvements écologistes qui défendent l'intégrité de l'environnement et exigent avec raison certaines limites à la recherche scientifique, n'appliquent pas parfois ces mêmes principes à la vie humaine. En général, on justifie le dépassement de toutes les limites quand on fait des expérimentations sur les embryons humains vivants. On oublie que la valeur inaliénable de l'être humain va bien au-delà de son degré de développement. Du reste, quand la technique ignore les grands principes éthiques, elle finit par considérer comme légitime n'importe quelle pratique. Comme nous l'avons vu dans ce chapitre, la technique séparée de l'éthique sera difficilement capable d'autolimiter son propre pouvoir.

Quatrième chapitre : Une écologie intégrale [137-162]

En France, et en milieu chrétien, le concept d'écologie intégrale apparaît sous la plume de Falk van Gaver en 2007 dans un article de *L'Homme nouveau*¹⁰. « Elle ne choisit ni l'humain contre la nature ni la nature contre l'humain. Elle cherche au contraire à réconcilier l'humanisme et l'environnementalisme, à faire la synthèse entre respect de la dignité humaine et préservation de la biodiversité ».

L'écologie intégrale que nous propose le Pape François fait un pas de plus dans l'intégration : à l'écologie intégrale de Falk van Gaver, il ajoute une écologie politique implicite, qui sans se présenter comme telle, est assez voisine de celle définie dans *L'équivoque écologique*¹¹. « On peut définir la doctrine de l'écologie politique comme la synthèse des cinq paradigmes suivants :

- elle concerne l'ensemble des activités humaines, la question de la relation entre l'homme et la nature aussi bien que les affaires de la cité.

- les impasses de la civilisation actuelle sont, en dernier ressort, fondées sur le dogme occidental de l'expansion illimitée des désirs et des besoins. Sans pour autant chercher à revenir à un état « primitif » ou « sauvage », il est devenu nécessaire de redéfinir ceux-ci et de tendre, consciemment et volontairement, à leur limitation. Au lieu de faire plus avec plus, ou plus avec moins, il faut tenter de faire différemment et mieux avec moins.

- ce nouveau paradigme suppose un changement radical des valeurs, tant au niveau individuel que collectif. Des notions telles que celles d'économie, de service, de don, de gratuité et d'équité doivent devenir les ressorts principaux de l'action individuelle.

- cette révolution dans les valeurs repose elle-même sur un renouveau des formes de vie sociales et communautaires. Rompant avec le déracinement qui débouche sur la centralisation et leur uniformisation, la société écologique est fondée sur un emboîtement de groupes restreints, de dimensions variables selon les lieux et les cas, mais toujours à la mesure de l'homme, et qui permettent le respect et l'épanouissement de cultures et d'identités diverses. Ces micro-sociétés doivent être conviviales, c'est-à-dire que l'usage de la technique, l'organisation économique, la vie sociale doivent y être fondées sur des relations de proximité, de réciprocité et d'indépendance qui assurent la solidarité du groupe et l'autonomie de chacun de ses membres.

- ce renouveau des micro-sociétés doit trouver son répondant sur le plan politique : une plus grande autonomie des collectivités territoriales, de réels pouvoirs de décision sociétale, des formes plus directes de démocratie (...)

Enfin, pour faire bonne mesure, il faut y **ajouter la situation des pauvres dans le monde**, souci constant du Pape François. Les témoignages qui rapportent la vie de Jorge Bergoglio en Amérique du Sud concordent à ce sujet. Il s'est rendu très proches des populations pauvres de son archevêché.

De l'écologie intégrale de François, on peut retenir quatre points propres au christianisme :

- La crise écologique est une crise morale : éloignement de l'homme du dessein de Dieu créateur, et triple concupiscence du désir, de l'avoir et de l'affirmation de soi.
- Le judéo-christianisme a « désenchanté » et désacralisé la nature, mais la domination de l'homme sur la nature est une responsabilité d'intendant et non d'exploitant.
- Par la maîtrise de la technologie, l'action politique et sociale, l'homme est appelé à participer à la poursuite de la création non achevée. La préservation des richesses culturelles de l'humanité en fait partie ainsi que la justice entre générations et le souci des pauvres.

¹⁰ Pour une écologie intégrale, Falk van Gaver, *L'Homme Nouveau*, 2007.

¹¹ *L'équivoque écologique*, P. Alphandéry, P. Bitoun, Y. Dupont, Editions La Découverte / essais

- La nature toute entière est appelée à être récapitulée dans le salut chrétien.

I. L'écologie environnementale, économique et sociale [138-142]

(138) *L'écologie étudie les relations entre les organismes vivants et l'environnement où ceux-ci se développent. Cela demande de s'asseoir pour penser et pour discuter avec honnêteté des conditions de vie et de survie d'une société, pour remettre en question les modèles de développement, de production et de consommation (...) Tout comme les différentes composantes de la planète– physiques, chimiques et biologiques – sont reliées entre elles, de même les espèces vivantes constituent un réseau que nous n'avons pas encore fini d'identifier et de comprendre. Une bonne partie de notre information génétique est partagée par beaucoup d'êtres vivants. Voilà pourquoi les connaissances fragmentaires et isolées peuvent devenir une forme d'ignorance si elles refusent de s'intégrer dans une plus ample vision de la réalité. Quand on parle d'« environnement », on désigne en particulier une relation, celle qui existe entre la nature et la société qui l'habite. Cela nous empêche de concevoir la nature comme séparée de nous ou comme un simple cadre de notre vie. Nous sommes inclus en elle, nous en sommes une partie, et nous sommes enchevêtrés avec elle(...)*

(140)... *Bien que nous n'en ayons pas conscience, nous dépendons de cet ensemble pour notre propre existence. Il faut rappeler que les écosystèmes interviennent dans la capture du dioxyde de carbone, dans la purification de l'eau, dans le contrôle des maladies et des épidémies, dans la formation du sol, dans la décomposition des déchets, et dans beaucoup d'autres services que nous oublions ou ignorons. Beaucoup de personnes, remarquant cela, recommencent à prendre conscience du fait que nous vivons et agissons à partir d'une réalité qui nous a été offerte au préalable, qui est antérieure à nos capacités et à notre existence. Voilà pourquoi, quand on parle d'une « utilisation durable », il faut toujours y inclure la capacité de régénération de chaque écosystème dans ses divers domaines et aspects (...)*

Par ailleurs, la croissance économique tend à produire des automatismes et à homogénéiser, en vue de simplifier les procédures et de réduire les coûts. C'est pourquoi une écologie économique est nécessaire, capable d'obliger à considérer la réalité de manière plus ample. En effet, « la protection de l'environnement doit faire partie intégrante du processus de développement et ne peut être considérée isolément » (...)

(142) *Si tout est lié, l'état des institutions d'une société a aussi des conséquences sur l'environnement et sur la qualité de vie humaine : « Toute atteinte à la solidarité et à l'amitié civique provoque des dommages à l'environnement ». Dans ce sens, l'écologie sociale est nécessairement institutionnelle et atteint progressivement les différentes dimensions qui vont du groupe social primaire, la famille, en passant par la communauté locale et la Nation, jusqu'à la vie internationale.*

II. L'écologie culturelle [143-146]

(143) *Il y a, avec le patrimoine naturel, un patrimoine historique, artistique et culturel, également menacé. Il fait partie de l'identité commune d'un lieu et il est une base pour construire une ville habitable. Il ne s'agit pas de détruire, ni de créer de nouvelles villes soi-disant plus écologiques, où il ne fait pas toujours bon vivre. Il faut prendre en compte l'histoire, la culture et l'architecture d'un lieu, en maintenant son identité originale. Voilà pourquoi l'écologie suppose aussi la préservation des richesses culturelles de l'humanité au sens le plus large du terme. D'une manière plus directe, elle exige qu'on fasse attention aux cultures locales, lorsqu'on analyse les questions en rapport avec l'environnement, en faisant dialoguer le langage scientifique et technique avec le langage*

populaire (...).

(144) *La vision consumériste de l'être humain, encouragée par les engrenages de l'économie globalisée actuelle, tend à homogénéiser les cultures et à affaiblir l'immense variété culturelle, qui est un trésor de l'humanité. C'est pourquoi prétendre résoudre toutes les difficultés à travers des réglementations uniformes ou des interventions techniques, conduit à négliger la complexité des problématiques locales qui requièrent l'intervention active des citoyens (...).*

(145) *Beaucoup de formes hautement concentrées d'exploitation et de dégradation de l'environnement peuvent non seulement épuiser les ressources de subsistance locales, mais épuiser aussi les capacités sociales qui ont permis un mode de vie ayant donné, pendant longtemps, une identité culturelle ainsi qu'un sens de l'existence et de la cohabitation. La disparition d'une culture peut être aussi grave ou plus grave que la disparition d'une espèce animale ou végétale.*

III. L'écologie de la vie quotidienne [147-155]

(147) *Pour parler d'un authentique développement il faut s'assurer qu'une amélioration intégrale dans la qualité de vie humaine se réalise ; et cela implique d'analyser l'espace où vivent les personnes. Le cadre qui nous entoure influe sur notre manière de voir la vie, de sentir et d'agir. En même temps, dans notre chambre, dans notre maison, sur notre lieu de travail et dans notre quartier, nous utilisons l'environnement pour exprimer notre identité. Nous nous efforçons de nous adapter au milieu, et quand un environnement est désordonné, chaotique ou chargé de pollution visuelle et auditive, l'excès de stimulations nous met au défi d'essayer de construire une identité intégrée et heureuse (...)*

Oxygéner la ville :

(148) *... La sensation d'asphyxie, produite par l'entassement dans des résidences et dans des espaces à haute densité de population, est contrebalancée si des relations humaines d'un voisinage convivial sont développées, si des communautés sont créées, si les limites de l'environnement sont compensées dans chaque personne qui se sent incluse dans un réseau de communion et d'appartenance. De cette façon, n'importe quel endroit cesse d'être un enfer et devient le cadre d'une vie digne (...)*

(149) *... Pour les habitants des quartiers très pauvres, le passage quotidien de l'entassement à l'anonymat social, qui se vit dans les grandes villes, peut provoquer une sensation de déracinement qui favorise les conduites antisociales et la violence. Cependant, je veux insister sur le fait que l'amour est plus fort.*

Pour les architectes :

(150) *Étant donné la corrélation entre l'espace et la conduite humaine, ceux qui conçoivent des édifices, des quartiers, des espaces publics et des villes, ont besoin de l'apport de diverses disciplines qui permettent de comprendre les processus, le symbolisme et les comportements des personnes. La recherche de la beauté de la conception ne suffit pas, parce qu'il est plus précieux encore de servir un autre type de beauté : la qualité de vie des personnes, leur adaptation à l'environnement, la rencontre et l'aide mutuelle. Voilà aussi pourquoi il est si important que les perspectives des citoyens complètent toujours l'analyse de la planification urbaine.*

(151) *... Toute intervention dans le paysage urbain ou rural devrait considérer que les différents éléments d'un lieu forment un tout perçu par les habitants comme un cadre cohérent avec sa richesse de sens. Ainsi les autres cessent d'être des étrangers, et peuvent se*

sentir comme faisant partie d'un « nous » que nous construisons ensemble. Pour la même raison, tant dans l'environnement urbain que dans l'environnement rural, il convient de préserver certains lieux où sont évitées les interventions humaines qui les modifient constamment.

Le droit au logement :

(152) Le manque de logements est grave dans de nombreuses parties du monde, tant dans les zones rurales que dans les grandes villes, parce que souvent les budgets étatiques couvrent seulement une petite partie de la demande. Non seulement les pauvres, mais aussi une grande partie de la société rencontrent de sérieuses difficultés pour accéder à son propre logement.

La possession d'un logement est très étroitement liée à la dignité des personnes et au développement des familles. C'est une question centrale de l'écologie humaine. Si déjà des agglomérations chaotiques de maisons précaires se sont développées dans un lieu, il s'agit surtout d'urbaniser ces quartiers, non d'éradiquer et d'expulser (...).

Sur les transports :

(153) La qualité de vie dans les villes est étroitement liée au transport, qui est souvent une cause de grandes souffrances pour les habitants. Dans les villes, circulent beaucoup d'automobiles utilisées seulement par une ou deux personnes, raison pour laquelle la circulation devient difficile, le niveau de pollution élevé, d'énormes quantités d'énergie non renouvelable sont consommées et la construction d'autoroutes supplémentaires se révèle nécessaire ainsi que des lieux de stationnement qui nuisent au tissu urbain. Beaucoup de spécialistes sont unanimes sur la nécessité d'accorder la priorité au transport public. Mais certaines mesures nécessaires seront à grand-peine acceptées pacifiquement par la société sans des améliorations substantielles de ce transport, qui, dans beaucoup de villes, est synonyme de traitement indigne infligé aux personnes à cause de l'entassement, de désagréments ou de la faible fréquence des services et de l'insécurité.

Sur les zones rurales :

(154) La reconnaissance de la dignité particulière de l'être humain contraste bien des fois avec la vie chaotique que les personnes doivent mener dans nos villes. Mais cela ne devrait pas détourner l'attention de l'état d'abandon et d'oubli dont souffrent aussi certains habitants des zones rurales, où les services essentiels n'arrivent pas, et où se trouvent des travailleurs réduits à des situations d'esclavage, sans droits ni perspectives d'une vie plus digne.

Sur le corps :

(155) Benoît XVI affirmait qu'il existe une « écologie de l'homme » parce que « l'homme aussi possède une nature qu'il doit respecter et qu'il ne peut manipuler à volonté ». Dans ce sens, il faut reconnaître que notre propre corps nous met en relation directe avec l'environnement et avec les autres êtres vivants.

*Apprendre à recevoir son propre corps, à en prendre soin et à en respecter les significations, est essentiel pour une vraie écologie humaine. **La valorisation de son propre corps dans sa féminité ou dans sa masculinité est aussi nécessaire pour pouvoir se reconnaître soi-même dans la rencontre avec celui qui est différent.** De cette manière, il est possible d'accepter joyeusement le don spécifique de l'autre, homme ou femme, œuvre du Dieu créateur, et de s'enrichir réciproquement. Par conséquent, l'attitude qui prétend « effacer la différence sexuelle parce qu'elle ne sait plus s'y confronter » n'est pas saine.*

IV. Le principe du bien commun [156-158]

(156) L'écologie humaine est inséparable de la notion de bien commun, un principe qui joue un rôle central et unificateur dans l'éthique sociale. C'est « l'ensemble des conditions sociales qui permettent, tant aux groupes qu'à chacun de leurs membres, d'atteindre leur perfection

d'une façon plus totale et plus aisée ».

Le bien commun présuppose le respect de la personne humaine comme telle, avec des droits fondamentaux et inaliénables ordonnés à son développement intégral. Le bien commun exige aussi le bien-être social et le développement des divers groupes intermédiaires, selon le principe de subsidiarité. Parmi ceux-ci, la famille se distingue spécialement comme cellule de base de la société. Finalement, le bien commun requiert la paix sociale, c'est-à-dire la stabilité et la sécurité d'un certain ordre, qui ne se réalise pas sans une attention particulière à la justice distributive, dont la violation génère toujours la violence. Toute la société – et en elle, d'une manière spéciale l'État, – a l'obligation de défendre et de promouvoir le bien commun (...)

*Le principe du bien commun devient (...) un appel à la solidarité et à une option préférentielle pour les plus pauvres. Cette option implique de tirer les conséquences de la destination commune des biens de la terre, mais, comme j'ai essayé de l'exprimer dans l'Exhortation apostolique *Evangelii gaudium*, elle exige de considérer avant tout l'immense dignité du pauvre à la lumière des convictions de foi les plus profondes. Il suffit de regarder la réalité pour comprendre que cette option est aujourd'hui une exigence éthique fondamentale pour la réalisation effective du bien commun.*

V. La justice entre générations [159-162]

*(159) La notion de bien commun inclut aussi les générations futures. Les crises économiques internationales ont montré de façon crue les effets nuisibles qu'entraîne la méconnaissance d'un destin commun, dont ceux qui viennent derrière nous ne peuvent pas être exclus. On ne peut plus parler de développement durable sans une solidarité intergénérationnelle. Quand nous pensons à la situation dans laquelle nous laissons la planète aux générations futures, nous entrons dans une autre logique, celle du don gratuit que nous recevons et que nous communiquons. Si la terre nous est donnée, nous ne pouvons plus penser seulement selon un critère utilitariste d'efficacité et de productivité pour le bénéfice individuel. Nous ne parlons pas d'une attitude optionnelle, mais d'une question fondamentale de justice, puisque la terre que nous recevons appartient aussi à ceux qui viendront (...)***« L'environnement se situe dans la logique de la réception. C'est un prêt que chaque génération reçoit et doit transmettre à la génération suivante ».**

(160) Quand nous nous interrogeons sur le monde que nous voulons laisser, nous parlons surtout de son orientation générale, de son sens, de ses valeurs. Si cette question de fond n'est pas prise en compte, je ne crois pas que nos préoccupations écologiques puissent obtenir des effets significatifs. Mais si cette question est posée avec courage, elle nous conduit inexorablement à d'autres interrogations très directes : pour quoi passons-nous en ce monde, pour quoi venons-nous à cette vie, pour quoi travaillons-nous et luttons-nous, pour quoi cette terre a-t-elle besoin de nous ?

(161) Les prévisions catastrophistes ne peuvent plus être considérées avec mépris ni ironie. Nous pourrions laisser trop de décombres, de déserts et de saletés aux prochaines générations. Le rythme de consommation, de gaspillage et de détérioration de l'environnement a dépassé les possibilités de la planète, à tel point que le style de vie actuel, parce qu'il est insoutenable, peut seulement conduire à des catastrophes, comme, de fait, cela arrive déjà périodiquement dans diverses régions.

(162) ... L'homme et la femme du monde post-moderne courent le risque permanent de devenir profondément individualistes, et beaucoup de problèmes sociaux sont liés à la vision égoïste actuelle axée sur l'immédiateté, aux crises des liens familiaux et sociaux, aux difficultés de la reconnaissance de l'autre.

Cinquième chapitre : Quelques lignes d'orientation et d'action [163-201]

(163) *J'ai cherché à analyser la situation actuelle de l'humanité, tant dans les fissures qui s'observent sur la planète que nous habitons, que dans les causes plus profondément humaines de la dégradation de l'environnement. Bien que cette observation de la réalité nous montre déjà en soi la nécessité d'un changement de direction, et nous suggère certaines actions, essayons à présent de tracer les grandes lignes de dialogue à même de nous aider à sortir de la spirale d'autodestruction dans laquelle nous nous enfonçons.*

I. Le dialogue sur l'environnement dans la politique internationale [164-175]

L'interdépendance

(164) *... Que le monde soit interdépendant ne signifie pas seulement comprendre que les conséquences préjudiciables des modes de vie, de production et de consommation affectent tout le monde, mais surtout faire en sorte que les solutions soient proposées dans une perspective globale, et pas seulement pour défendre les intérêts de certains pays. L'interdépendance nous oblige à penser à un monde unique, à un projet commun. Mais la même intelligence que l'on déploie pour un impressionnant développement technologique, ne parvient pas à trouver des formes efficaces de gestion internationale pour résoudre les graves difficultés environnementales et sociales.*

Les énergies renouvelables

(165) *Nous savons que la technologie reposant sur les combustibles fossiles très polluants – surtout le charbon, mais aussi le pétrole et, dans une moindre mesure, le gaz – a besoin d'être remplacée, progressivement et sans retard. Tant qu'il n'y aura pas un développement conséquent des énergies renouvelables, développement qui devrait être déjà en cours, il est légitime de choisir le moindre mal et de recourir à des solutions transitoires. Cependant, on ne parvient pas, dans la communauté internationale, à des accords suffisants sur la responsabilité de ceux qui doivent supporter les coûts de la transition énergétique.*

L'agenda public :

(...) *La politique et l'entreprise réagissent avec lenteur, loin d'être à la hauteur des défis mondiaux. En ce sens, alors que l'humanité de l'époque postindustrielle sera peut-être considérée comme l'une des plus irresponsables de l'histoire, il faut espérer que l'humanité du début du XXI^e siècle pourra rester dans les mémoires pour avoir assumé avec générosité ses graves responsabilités.*

(166) *... grâce à un fort engagement, les questions environnementales ont été de plus en plus présentes dans l'agenda public et sont devenues une invitation constante à penser à long terme. Cependant, les sommets mondiaux de ces dernières années sur l'environnement n'ont pas répondu aux attentes parce que, par manque de décision politique, ils ne sont pas parvenus à des accords généraux, vraiment significatifs et efficaces, sur l'environnement.*

(167) *Au sommet planète Terre, réuni en 1992 à Rio de Janeiro a été proclamé que « les êtres humains sont au centre des préoccupations relatives au développement durable ». Reprenant des éléments de la Déclaration de Stockholm (1972), il a consacré la coopération internationale pour préserver l'écosystème de la terre entière, l'obligation pour celui qui pollue d'en assumer économiquement la charge, le devoir d'évaluer l'impact sur l'environnement de toute entreprise ou projet. Il a proposé comme objectif de stabiliser les concentrations de gaz à effet de serre dans l'atmosphère pour inverser la tendance au réchauffement global. Il a*

également élaboré un agenda avec un programme d'action et un accord sur la diversité biologique, il a déclaré des principes en matière de forêts. Même si ce sommet a vraiment été innovateur et prophétique pour son époque, les accords n'ont été que peu mis en œuvre parce qu'aucun mécanisme adéquat de contrôle, de révision périodique et de sanction en cas de manquement, n'avait été établi. Les principes énoncés demandent encore des moyens, efficaces et souples, de mise en œuvre pratique.

Les avancées :

(168) Parmi les expériences positives, on peut mentionner, par exemple, la convention de Bâle sur le contrôle des mouvements transfrontaliers de déchets dangereux et leur élimination, avec un système de déclaration, de standards et de contrôles; on peut citer également la convention sur le commerce international des espèces de faune et de flore sauvages menacées d'extinction, qui inclut des missions de vérification de son respect effectif. Grâce à la convention de Vienne pour la protection de la couche d'ozone, et sa mise en œuvre à travers le protocole de Montréal et ses amendements, le problème de l'amincissement de cette couche semble être entré dans une phase de solution.

Les reculs :

(169) Pour ce qui est de la protection de la diversité biologique et en ce qui concerne la désertification, les avancées ont été beaucoup moins significatives. S'agissant du changement climatique, les avancées sont hélas très médiocres. La réduction des gaz à effet de serre exige honnêteté, courage et responsabilité, surtout de la part des pays les plus puissants et les plus polluants. La conférence des Nations unies sur le développement durable, dénommée Rio + 20 (Rio de Janeiro 2012), a émis un long et inefficace document final. Les négociations internationales ne peuvent pas avancer de manière significative en raison de la position des pays qui mettent leurs intérêts nationaux au-dessus du bien commun général. Ceux qui souffriront des conséquences que nous tentons de dissimuler rappelleront ce manque de conscience et de responsabilité. Alors que se préparait cette Encyclique, le débat a atteint une intensité particulière. Nous, les croyants, nous ne pouvons pas cesser de demander à Dieu qu'il y ait des avancées positives dans les discussions actuelles, de manière à ce que les générations futures ne souffrent pas des conséquences d'ajournements imprudents.

Les engagements annoncés à Kyoto de ramener en 2010 les émissions mondiales quelques % en dessous du niveau de 1990 ne constituent pas une réponse élaborée scientifiquement pour se couvrir d'un risque dûment identifié ; il s'agit simplement du résultat de négociations politiques sur la base du constat "qu'il faut faire quelque chose". Les objectifs de stabilisation à deux fois la concentration préindustrielle, dont personne ne peut juger de la pertinence, ne seront en outre pas tenus au train où vont les choses. L'IPCC, prévoit un réchauffement de la planète situé entre 1,5° et 6° C d'ici à 2100. En 1995, l'IPCC ne prévoyait qu'un réchauffement de 1° à 3,5°C. Cette évolution devrait affecter tout particulièrement la Chine, la Sibérie et le Canada.

Le fil est rompu :

(170) Certaines des stratégies de basse émission de gaz polluants cherchent l'internationalisation des coûts environnementaux, avec le risque d'imposer aux pays de moindres ressources de lourds engagements de réduction des émissions, comparables à ceux des pays les plus industrialisés. L'imposition de ces mesures porte préjudice aux pays qui ont le plus besoin de développement. Une nouvelle injustice est ainsi ajoutée sous couvert de protection de l'environnement. Comme toujours, le fil est rompu à son point le plus faible. Il reste vrai qu'il y a des responsabilités communes mais différenciées, simplement parce que, comme l'ont relevé les évêques de Bolivie, « les pays qui ont bénéficié d'un degré élevé l'industrialisation, au prix d'une énorme émission de gaz à effet de serre, ont une plus

grande responsabilité dans l'apport de la solution aux problèmes qu'ils ont causés ».

L'illusion des crédits carbone :

(171) La stratégie d'achat et de vente de « crédits de carbone » peut donner lieu à une nouvelle forme de spéculation, et cela ne servirait pas à réduire l'émission globale des gaz polluants. Ce système semble être une solution rapide et facile, sous l'apparence d'un certain engagement pour l'environnement, mais qui n'implique, en aucune manière, de changement radical à la hauteur des circonstances. Au contraire, il peut devenir un expédient qui permet de soutenir la surconsommation de certains pays et secteurs.

Au début 2006, l'Europe avait attribué à la France un quota global de 156 M teq CO₂/an pour 1 100 gros sites industriels soit 35% d'un total de 440 millions de tonnes anticipé. Chaque jour suivant leurs activités et les émissions qu'ils génèrent, les industriels peuvent échanger ces quotas de gré à gré en achetant et vendant sur « Powernext » ou en les négociant sur les marchés à terme de Londres. Le coût d'une tonne eq CO₂ a démarré à 10 € en Janvier 2005. Monté jusqu'à 30 € / t CO₂ le 19 Avril 2006, il est tombé à 13 € le 28 Avril 2006, à la bourse française et est resté tellement bas qu'il n'a plus aucun effet dissuasif.

Solaire et pays pauvres :

(172) Les pays pauvres doivent avoir comme priorité l'éradication de la misère et le développement social de leurs habitants ;bien qu'ils doivent analyser le niveau de consommation scandaleux de certains secteurs privilégiés de leur population et contrôler la corruption. Il est vrai aussi qu'ils doivent développer des formes moins polluantes de production d'énergie, mais pour cela ils doivent pouvoir compter sur l'aide des pays qui ont connu une forte croissance au prix de la pollution actuelle de la planète. L'exploitation directe de l'abondante énergie solaire demande que des mécanismes et des subsides soient établis, de sorte que les pays en développement puissent accéder au transfert de technologies, à l'assistance technique, et aux ressources financières, mais toujours en faisant attention aux conditions concrètes, puisqu'« on n'évalue pas toujours de manière adéquate la compatibilité des infrastructures avec le contexte pour lequel elles ont été conçues ».

(173) ... Il manque de cadres régulateurs généraux qui imposent des obligations, et qui empêchent des agissements intolérables, comme le fait que certains pays puissants transfèrent dans d'autres pays des déchets et des industries hautement polluants.

Déchets et océans :

(174) Mentionnons aussi le système de gestion des océans. En effet, même s'il y a eu plusieurs conventions internationales et régionales, l'éparpillement et l'absence de mécanismes sévères de réglementation, de contrôle et de sanction finissent par miner tous les efforts. Le problème croissant des déchets marins et de la protection des zones marines au-delà des frontières nationales continue de représenter un défi particulier.

*Le XXI^e siècle, alors qu'il maintient un système de gouvernement propre aux époques passées, est le théâtre d'un **affaiblissement du pouvoir des États nationaux**, surtout parce que la dimension économique et financière, de caractère transnational, tend à prédominer sur la politique. Dans ce contexte, la maturation d'institutions internationales devient indispensable, qui doivent être plus fortes et efficacement organisées, avec des autorités désignées équitablement par accord entre les gouvernements nationaux, et dotées de pouvoir pour sanctionner.*

II. Le dialogue en vue de nouvelles politiques nationales et locales [176-181]

(176) Non seulement il y a des gagnants et des perdants entre les pays, mais aussi entre les pays pauvres, où diverses responsabilités doivent être identifiées. Pour cela, les questions

concernant l'environnement et le développement économique ne peuvent plus se poser seulement à partir des différences entre pays, mais demandent qu'on prête attention aux politiques nationales et locales.

(177) ... Le droit, qui établit les règles des comportements acceptables à la lumière du bien commun, est un facteur qui fonctionne comme un modérateur important. Les limites qu'une société saine, mature et souveraine doit imposer sont liées à la prévision, à la précaution, aux régulations adéquates, à la vigilance dans l'application des normes, à la lutte contre la corruption, aux actions de contrôle opérationnel sur les effets émergents non désirés des processus productifs, et à l'intervention opportune face aux risques incertains ou potentiels. (...) ... le cadre politique et institutionnel n'est pas là seulement pour éviter les mauvaises pratiques, mais aussi pour encourager les bonnes pratiques, pour stimuler la créativité qui cherche de nouvelles voies, pour faciliter les initiatives personnelles et collectives.

Le temps supérieur à l'espace :

(178) Le drame de l'« immédiateté » politique, soutenue aussi par des populations consuméristes, conduit à la nécessité de produire de la croissance à court terme. Répondant à des intérêts électoraux, les gouvernements ne prennent pas facilement le risque de mécontenter la population avec des mesures qui peuvent affecter le niveau de consommation ou mettre en péril des investissements étrangers. La myopie de la logique du pouvoir ralentit l'intégration de l'agenda environnemental aux vues larges, dans l'agenda public des gouvernements. On oublie ainsi que « le temps est supérieur à l'espace », que nous sommes toujours plus féconds quand nous nous préoccupons plus d'élaborer des processus que de nous emparer des espaces de pouvoir. La grandeur politique se révèle quand, dans les moments difficiles, on œuvre pour les grands principes et en pensant au bien commun à long terme. Il est très difficile pour le pouvoir politique d'assumer ce devoir dans un projet de Nation.

Le local contre l'ordre mondial :

(179)... l'instance locale peut faire la différence alors que l'ordre mondial existant se révèle incapable de prendre ses responsabilités. En effet, on peut à ce niveau susciter une plus grande responsabilité, un fort sentiment communautaire, une capacité spéciale de protection et une créativité plus généreuse, un amour profond pour sa terre.

(180)... tant au niveau national que local il reste beaucoup à faire, comme, par exemple, promouvoir des formes d'économies d'énergie. Ceci implique de favoriser des modes de production industrielle ayant une efficacité énergétique maximale et utilisant moins de matière première, retirant du marché les produits peu efficaces du point de vue énergétique, ou plus polluants. On peut aussi mentionner une bonne gestion des transports, ou des formes de construction ou de réfection d'édifices qui réduisent leur consommation énergétique et leur niveau de pollution (...) On peut faciliter des formes de coopération ou d'organisation communautaire qui défendent les intérêts des petits producteurs et préservent les écosystèmes locaux de la déprédation. Il y a tant de choses que l'on peut faire !

Travailler dans la durée :

(181) La continuité est indispensable parce que les politiques relatives au changement climatique et à la sauvegarde de l'environnement ne peuvent pas changer chaque fois que change un gouvernement. Les résultats demandent beaucoup de temps et supposent des coûts immédiats, avec des effets qui ne seront pas visibles au cours du mandat du gouvernement concerné (...) Il faut accorder une place prépondérante à une saine politique,

capable de réformer les institutions, de les coordonner et de les doter de meilleures pratiques qui permettent de vaincre les pressions et les inerties vicieuses. Cependant, il faut ajouter que les meilleurs mécanismes finissent par succomber quand manquent les grandes finalités, les valeurs, une compréhension humaniste et riche de sens qui donnent à chaque société une orientation noble et généreuse.

III. Dialogue et transparence dans les processus de prise de décisions [182-188]

(182) La prévision de l'impact sur l'environnement des initiatives et des projets requiert des processus politiques transparents et soumis au dialogue, alors que la corruption, qui cache le véritable impact environnemental d'un projet en échange de faveurs, conduit habituellement à des accords fallacieux au sujet desquels on évite information et large débat.

(183) Une étude de l'impact sur l'environnement ne devrait pas être postérieure à l'élaboration d'un projet de production ou d'une quelconque politique, plan ou programme à réaliser. Il faut qu'elle soit insérée dès le début, et élaborée de manière interdisciplinaire, transparente et indépendante de toute pression économique ou politique.

La participation :

(...) à la table de discussion, les habitants locaux doivent avoir une place privilégiée, eux qui se demandent ce qu'ils veulent pour eux et pour leurs enfants, et qui peuvent considérer les objectifs qui transcendent l'intérêt économique immédiat. Il faut cesser de penser en termes d'“interventions” sur l'environnement, pour élaborer des politiques conçues et discutées par toutes les parties intéressées. La participation requiert que tous soient convenablement informés sur les divers aspects ainsi que sur les différents risques et possibilités ; elle ne se limite pas à la décision initiale d'un projet, mais concerne aussi les actions de suivi et de surveillance constante. La sincérité et la vérité sont nécessaires dans les discussions scientifiques et politiques, qui ne doivent pas se limiter à considérer ce qui est permis ou non par la législation.

(185) Dans toute discussion autour d'une initiative, une série de questions devrait se poser en vue de discerner si elle offrira ou non un véritable développement intégral : Pour quoi ? Par quoi ? Où ? Quand ? De quelle manière ? Pour qui ? Quels sont les risques ? À quel coût ? Qui paiera les coûts et comment le fera-t-il ? Dans ce discernement, certaines questions doivent avoir la priorité.

(187) Cela n'entraîne pas qu'il faille s'opposer à toute innovation technologique qui permette d'améliorer la qualité de vie d'une population. Mais, dans tous les cas, il doit toujours être bien établi que la rentabilité ne peut pas être l'unique élément à prendre en compte et que, au moment où apparaissent de nouveaux critères de jugement à partir de l'évolution de l'information, il devrait y avoir une nouvelle évaluation avec la participation de toutes les parties intéressées.

IV. Politique et économie en dialogue pour la plénitude humaine [189-198]

(189) La politique ne doit pas se soumettre à l'économie et celle-ci ne doit pas se soumettre aux diktats ni au paradigme d'efficacité de la technocratie. Aujourd'hui, en pensant au bien commun, nous avons impérieusement besoin que la politique et l'économie, en dialogue, se mettent résolument au service de la vie, spécialement de la vie humaine. Sauver les banques à tout prix, en en faisant payer le prix à la population, sans la ferme décision de revoir et de réformer le système dans son ensemble, réaffirme une emprise absolue des finances qui n'a pas d'avenir et qui pourra seulement générer de nouvelles crises après une longue, coûteuse et apparente guérison. La crise financière de 2007-2008 était

une occasion pour le développement d'une nouvelle économie plus attentive aux principes éthiques, et pour une nouvelle régulation de l'activité financière spéculative et de la richesse fictive. Mais il n'y a pas eu de réaction qui aurait conduit à repenser les critères obsolètes qui continuent à régir le monde. La production n'est pas toujours rationnelle, et souvent elle est liée à des variables économiques qui fixent pour les produits une valeur qui ne correspond pas à leur valeur réelle. Cela conduit souvent à la surproduction de certaines marchandises, avec un impact inutile sur l'environnement qui, en même temps, porte préjudice à de nombreuses économies régionales.

(190) Dans ce contexte, il faut toujours se rappeler que « la protection de l'environnement ne peut pas être assurée uniquement en fonction du calcul financier des coûts et des bénéfices. L'environnement fait partie de ces biens que les mécanismes du marché ne sont pas en mesure de défendre ou de promouvoir de façon adéquate ». Une fois de plus, il faut éviter une conception magique du marché qui fait penser que les problèmes se résoudreont tout seuls par l'accroissement des bénéfices des entreprises ou des individus (...) Dans le schéma du gain il n'y a pas de place pour penser aux rythmes de la nature, à ses périodes de dégradation et de régénération, ni à la complexité des écosystèmes qui peuvent être gravement altérés par l'intervention humaine.

(191) Quand on pose ces questions, certains réagissent en accusant les autres de prétendre arrêter irrationnellement le progrès et le développement humain. Mais nous devons nous convaincre que ralentir un rythme déterminé de production et de consommation peut donner lieu à d'autres formes de progrès et de développement. Les efforts pour une exploitation durable des ressources naturelles ne sont pas une dépense inutile, mais un investissement qui pourra générer d'autres bénéfices économiques à moyen terme. Si nous ne souffrons pas d'étroitesse de vue, nous pouvons découvrir que la diversification d'une production plus innovante, et ce avec un moindre impact sur l'environnement, peut être très rentable. Il s'agit d'ouvrir le chemin à différentes opportunités qui n'impliquent pas d'arrêter la créativité de l'homme et son rêve de progrès, mais d'orienter cette énergie vers des voies nouvelles.

Des chemins mieux orientés :

(192) Un chemin de développement productif plus créatif et mieux orienté pourrait corriger le fait qu'il y a un investissement technologique excessif pour la consommation et faible pour résoudre les problèmes en suspens de l'humanité ; il pourrait générer des formes intelligentes et rentables de réutilisation, d'utilisation multifonctionnelle et de recyclage ; il pourrait encore améliorer l'efficacité énergétique des villes. La diversification de la production ouvre d'immenses possibilités à l'intelligence humaine pour créer et innover, en même temps qu'elle protège l'environnement et crée plus d'emplois. Ce serait une créativité capable de faire fleurir de nouveau la noblesse de l'être humain, parce qu'il est plus digne d'utiliser l'intelligence, avec audace et responsabilité, pour trouver des formes de développement durable et équitable, dans le cadre d'une conception plus large de ce qu'est la qualité de vie. Inversement, il est moins digne, il est superficiel et moins créatif de continuer à créer des formes de pillage de la nature seulement pour offrir de nouvelles possibilités de consommation et de gain immédiat.

Accepter la décroissance :

(193) ... L'heure est venue d'accepter une certaine décroissance dans quelques parties du monde, mettant à disposition des ressources pour une saine croissance en d'autres parties. Benoît XVI affirmait qu'« il est nécessaire que les sociétés technologiquement avancées soient disposées à favoriser des comportements plus sobres, réduisant leurs propres besoins d'énergie

et améliorant les conditions de son utilisation ».

Redéfinir le progrès :

(194) ... Il ne suffit pas de concilier, en un juste milieu, la protection de la nature et le profit financier, ou la préservation de l'environnement et le progrès. Sur ces questions, les justes milieux retardent seulement un peu l'effondrement. Il s'agit simplement de redéfinir le progrès. Un développement technologique et économique qui ne laisse pas un monde meilleur et une qualité de vie intégralement supérieure ne peut pas être considéré comme un progrès.

Green washing et distorsions de l'économie:

(...) Le discours de la croissance durable devient souvent un moyen de distraction et de justification qui enferme les valeurs du discours écologique dans la logique des finances et de la technocratie ; la responsabilité sociale et environnementale des entreprises se réduit d'ordinaire à une série d'actions de marketing et d'image.

(195) Le principe de la maximalisation du gain, qui tend à s'isoler de toute autre considération, est une distorsion conceptuelle de l'économie : si la production augmente, il importe peu que cela se fasse au prix des ressources futures ou de la santé de l'environnement (...) Cela veut dire que les entreprises obtiennent des profits en calculant et en payant une part infime des coûts. Seul pourrait être considéré comme éthique un comportement dans lequel « les coûts économiques et sociaux dérivant de l'usage des ressources naturelles communes soient établis de façon transparente et soient entièrement supportés par ceux qui en jouissent et non par les autres populations ou par les générations futures ».

Principe de subsidiarité :

(196) Le principe de subsidiarité donne la liberté au développement des capacités présentes à tous les niveaux, mais exige en même temps plus de responsabilité pour le bien commun de la part de celui qui détient plus de pouvoir. Il est vrai qu'aujourd'hui certains secteurs économiques exercent davantage de pouvoir que les États eux-mêmes. Mais on ne peut pas justifier une économie sans politique, qui serait incapable de promouvoir une autre logique qui régisse les divers aspects de la crise actuelle. La logique qui ne permet pas d'envisager une préoccupation sincère pour l'environnement est la même qui empêche de nourrir le souci d'intégrer les plus fragiles, parce que « dans le modèle actuel de 'succès' et de 'droit privé', il ne semble pas que cela ait un sens de s'investir pour que ceux qui restent en arrière, les faibles ou les moins pourvus, puissent se faire un chemin dans la vie ».

Politiques aux vues larges :

(197) Nous avons besoin d'une politique aux vues larges, qui suive une approche globale en intégrant dans un dialogue interdisciplinaire les divers aspects de la crise. Souvent la politique elle-même est responsable de son propre discrédit, à cause de la corruption et du manque de bonnes politiques publiques. Si l'État ne joue pas son rôle dans une région, certains groupes économiques peuvent apparaître comme des bienfaiteurs et s'approprier le pouvoir réel, se sentant autorisés à ne pas respecter certaines normes, jusqu'à donner lieu à diverses formes de criminalité organisée, de traite de personnes, de narcotraffic, et de violence, très difficiles à éradiquer. Si la politique n'est pas capable de rompre une logique perverse, et de plus reste enfermée dans des discours appauvris, nous continuerons à ne pas faire face aux grands problèmes de l'humanité. Une stratégie de changement réel exige de repenser la totalité des processus, puisqu'il ne suffit pas d'inclure des considérations écologiques superficielles pendant qu'on ne remet pas en cause la logique sous-jacente à la culture actuelle. Une saine politique devrait être capable d'assumer ces défis.

(198) *La politique et l'économie ont tendance à s'accuser mutuellement en ce qui concerne la pauvreté et la dégradation de l'environnement. Mais il faut espérer qu'elles reconnaîtront leurs propres erreurs et trouveront des formes d'interaction orientées vers le bien commun. Pendant que les uns sont obnubilés uniquement par le profit économique et que d'autres ont pour seule obsession la conservation ou l'accroissement de leur pouvoir, ce que nous avons ce sont des guerres, ou bien des accords fallacieux où préserver l'environnement et protéger les plus faibles est ce qui intéresse le moins les deux parties. Là aussi vaut le principe : « l'unité est supérieure au conflit ».*

V. Les religions dans le dialogue avec les sciences [199-201]

(199) *On ne peut pas soutenir que les sciences empiriques expliquent complètement la vie, la structure de toutes les créatures et la réalité dans son ensemble. Cela serait outrepasser de façon indue leurs frontières méthodologiques limitées. Si on réfléchit dans ce cadre fermé, la sensibilité esthétique, la poésie, et même la capacité de la raison à percevoir le sens et la finalité des choses disparaissent. (...) il est naïf de penser que les principes éthiques puissent se présenter de manière purement abstraite, détachés de tout contexte, et le fait qu'ils apparaissent dans un langage religieux ne les prive pas de toute valeur dans le débat public.*

(200) *D'autre part, toute solution technique que les sciences prétendent apporter sera incapable de résoudre les graves problèmes du monde si l'humanité perd le cap, si l'on oublie les grandes motivations qui rendent possibles la cohabitation, le sacrifice, la bonté. De toute façon, il faudra inviter les croyants à être cohérents avec leur propre foi et à ne pas la contredire par leurs actions ; il faudra leur demander de s'ouvrir de nouveau à la grâce de Dieu et de puiser au plus profond de leurs propres convictions sur l'amour, la justice et la paix.*

(201) *La majorité des habitants de la planète se déclare croyante, et cela devrait inciter les religions à entrer dans un dialogue en vue de la sauvegarde de la nature, de la défense des pauvres, de la construction de réseaux de respect et de fraternité. Un dialogue entre les sciences elles-mêmes est aussi nécessaire parce que chacune a l'habitude de s'enfermer dans les limites de son propre langage, et la spécialisation a tendance à devenir isolement et absolutisation du savoir de chacun. Cela empêche d'affronter convenablement les problèmes de l'environnement. Un dialogue ouvert et respectueux devient aussi nécessaire entre les différents mouvements écologistes, où les luttes idéologiques ne manquent pas. La gravité de la crise écologique exige que tous nous pensions au bien commun et avançons sur un chemin de dialogue qui demande patience, ascèse et générosité, nous souvenant toujours que « la réalité est supérieure à l'idée ».*

Sixième chapitre : Éducation et spiritualité écologiques [202-246]

(202) *Beaucoup de choses doivent être réorientées, mais avant tout l'humanité a besoin de changer. La conscience d'une origine commune, d'une appartenance mutuelle et d'un avenir partagé par tous, est nécessaire. Cette conscience fondamentale permettrait le développement de nouvelles convictions, attitudes et formes de vie. Ainsi un grand défi culturel, spirituel et éducatif, qui supposera de longs processus de régénération, est mis en évidence.*

I. Miser sur un autre style de vie [203-208]

(203) *Étant donné que le marché tend à créer un mécanisme consumériste compulsif pour placer ses produits, les personnes finissent par être submergées, dans une spirale d'achats et de dépenses inutiles. Le consumérisme obsessif est le reflet subjectif du paradigme techno-économique. Il arrive ce que Romano Guardini signalait déjà : l'être humain « accepte les choses usuelles et les formes de la vie telles qu'elles lui sont imposées par les plans rationnels et les produits normalisés de la machine et, dans l'ensemble, il le fait avec l'impression que tout cela est raisonnable et juste ».*

La question des fins :

(...) Nous possédons trop de moyens pour des fins limitées et rachitiques.

(204) *La situation actuelle du monde « engendre un sentiment de précarité et d'insécurité qui, à son tour, nourrit des formes d'égoïsme collectif ». Quand les personnes deviennent auto-référentielles et s'isolent dans leur propre conscience, elles accroissent leur voracité. En effet, plus le cœur de la personne est vide, plus elle a besoin d'objets à acheter, à posséder et à consommer. Dans ce contexte, il ne semble pas possible qu'une personne accepte que la réalité lui fixe des limites. À cet horizon, un vrai bien commun n'existe pas non plus.*

Si c'est ce genre de sujet qui tend à prédominer dans une société, les normes seront seulement respectées dans la mesure où elles ne contredisent pas des besoins personnels. C'est pourquoi nous ne pensons pas seulement à l'éventualité de terribles phénomènes climatiques ou à de grands désastres naturels, mais aussi aux catastrophes dérivant de crises sociales, parce que l'obsession d'un style de vie consumériste ne pourra que provoquer violence et destruction réciproque, surtout quand seul un petit nombre peut se le permettre.

(205) *Cependant, tout n'est pas perdu, parce que les êtres humains, capables de se dégrader à l'extrême, peuvent aussi se surmonter, opter de nouveau pour le bien et se régénérer, au-delà de tous les conditionnements mentaux et sociaux qu'on leur impose. Ils sont capables de se regarder eux-mêmes avec honnêteté, de révéler au grand jour leur propre dégoût et d'initier de nouveaux chemins vers la vraie liberté. Il n'y a pas de systèmes qui annulent complètement l'ouverture au bien, à la vérité et à la beauté, ni la capacité de réaction que Dieu continue d'encourager du plus profond des cœurs humains.*

De nouveaux styles de vie :

(206) *Un changement dans les styles de vie pourrait réussir à exercer une pression saine sur ceux qui détiennent le pouvoir politique, économique et social. C'est ce qui arrive quand les mouvements de consommateurs obtiennent qu'on n'achète plus certains produits, et deviennent ainsi efficaces pour modifier le comportement des entreprises, en les forçant à considérer l'impact environnemental et les modèles de production.*

(207) *La Charte de la Terre nous invitait tous à tourner le dos à une étape d'autodestruction et à prendre un nouveau départ, mais nous n'avons pas encore développé une conscience*

universelle qui le rende possible. Voilà pourquoi j'ose proposer de nouveau ce beau défi : « Comme jamais auparavant dans l'histoire, notre destin commun nous invite à chercher un nouveau commencement (...) Faisons en sorte que notre époque soit reconnue dans l'histoire comme celle de l'éveil d'une nouvelle forme d'hommage à la vie, d'une ferme résolution d'atteindre la durabilité, de l'accélération de la lutte pour la justice et la paix et de l'heureuse célébration de la vie ».

(208) ... L'attitude fondamentale de se transcender, en rompant avec l'isolement de la conscience et l'autoréférentialité, est la racine qui permet toute attention aux autres et à l'environnement, et qui fait naître la réaction morale de prendre en compte l'impact que chaque action et chaque décision personnelle provoquent hors de soi-même. Quand nous sommes capables de dépasser l'individualisme, un autre style de vie peut réellement se développer et un changement important devient possible dans la société.

II. Éducation pour l'alliance entre l'humanité et l'environnement [209-215]

(209) La conscience de la gravité de la crise culturelle et écologique doit se traduire par de nouvelles habitudes. Beaucoup savent que le progrès actuel, tout comme la simple accumulation d'objets ou de plaisirs, ne suffit pas à donner un sens ni de la joie au cœur humain, mais ils ne se sentent pas capables de renoncer à ce que le marché leur offre. (...) les jeunes ont une nouvelle sensibilité écologique et un esprit généreux, et certains d'entre eux luttent admirablement pour la défense de l'environnement ; mais ils ont grandi dans un contexte de très grande consommation et de bien-être qui rend difficile le développement d'autres habitudes. C'est pourquoi nous sommes devant un défi éducatif.

(210) L'éducation environnementale a progressivement élargi le champ de ses objectifs. Si au commencement elle était très axée sur l'information scientifique ainsi que sur la sensibilisation et la prévention de risques environnementaux, à présent cette éducation tend à inclure une critique des “mythes” de la modernité (individualisme, progrès indéfini, concurrence, consumérisme, marché sans règles), fondés sur la raison instrumentale ; elle tend également à s'étendre aux différents niveaux de l'équilibre écologique : au niveau interne avec soi-même, au niveau solidaire avec les autres, au niveau naturel avec tous les êtres vivants, au niveau spirituel avec Dieu. L'éducation environnementale devrait nous disposer à faire ce saut vers le Mystère, à partir duquel une éthique écologique acquiert son sens le plus profond. Par ailleurs, des éducateurs sont capables de repenser les itinéraires pédagogiques d'une éthique écologique, de manière à faire grandir effectivement dans la solidarité, dans la responsabilité et dans la protection fondée sur la compassion.

(211) Cependant, cette éducation ayant pour vocation de créer une “citoyenneté écologique” se limite parfois à informer, et ne réussit pas à développer des habitudes. L'existence de lois et de normes n'est pas suffisante à long terme pour limiter les mauvais comportements, même si un contrôle effectif existe. Pour que la norme juridique produise des effets importants et durables, il est nécessaire que la plupart des membres de la société l'aient acceptée grâce à des motivations appropriées, et réagissent à partir d'un changement personnel. Accomplir le devoir de sauvegarder la création par de petites actions quotidiennes est très noble, et il est merveilleux que l'éducation soit capable de les susciter jusqu'à en faire un style de vie. L'éducation à la responsabilité environnementale peut encourager divers comportements qui ont une incidence directe et importante sur la préservation de l'environnement tels que : éviter l'usage de matière plastique et de papier, réduire la consommation d'eau, trier les déchets, cuisiner seulement ce que l'on pourra raisonnablement manger, traiter avec attention les autres êtres vivants, utiliser les

transports publics ou partager le même véhicule entre plusieurs personnes, planter des arbres, éteindre les lumières inutiles. Tout cela fait partie d'une créativité généreuse et digne, qui révèle le meilleur de l'être humain. Le fait de réutiliser quelque chose au lieu de le jeter rapidement, parce qu'on est animé par de profondes motivations, peut être un acte d'amour exprimant notre dignité.

(212) Il ne faut pas penser que ces efforts ne vont pas changer le monde. Ces actions répandent dans la société un bien qui produit toujours des fruits au-delà de ce que l'on peut constater, parce qu'elles suscitent sur cette terre un bien qui tend à se répandre toujours, parfois de façon invisible. En outre, le développement de ces comportements nous redonne le sentiment de notre propre dignité, il nous porte à une plus grande profondeur de vie, il nous permet de faire l'expérience du fait qu'il vaut la peine de passer en ce monde.

*(213) Les milieux éducatifs sont divers : l'école, la famille, les moyens de communication, la catéchèse et autres. Une bonne éducation scolaire, dès le plus jeune âge, sème des graines qui peuvent produire des effets tout au long d'une vie. **Mais je veux souligner l'importance centrale de la famille**, parce qu'« elle est le lieu où la vie, don de Dieu, peut être convenablement accueillie et protégée contre les nombreuses attaques auxquelles elle est exposée, le lieu où elle peut se développer suivant les exigences d'une croissance humaine authentique. Contre ce qu'on appelle la culture de mort, la famille constitue le lieu de la culture de la vie ». Dans la famille, on cultive les premiers réflexes d'amour et de préservation de la vie, comme par exemple l'utilisation correcte des choses, l'ordre et la propreté, le respect pour l'écosystème local et la protection de tous les êtres créés. La famille est le lieu de la formation intégrale, où se déroulent les différents aspects, intimement reliés entre eux, de la maturation personnelle. Dans la famille, on apprend à demander une permission avec respect, à dire "merci" comme expression d'une juste évaluation des choses qu'on reçoit, à dominer l'agressivité ou la voracité, et à demander pardon quand on cause un dommage. Ces petits gestes de sincère courtoisie aident à construire une culture de la vie partagée et du respect pour ce qui nous entoure.*

(214) ... Toutes les communautés chrétiennes ont un rôle important à jouer dans cette éducation. J'espère aussi que dans nos séminaires et maisons religieuses de formation, on éduque à une austérité responsable, à la contemplation reconnaissante du monde, à la protection de la fragilité des pauvres et de l'environnement. Étant donné l'importance de ce qui est en jeu, de même que des institutions dotées de pouvoir sont nécessaires pour sanctionner les attaques à l'environnement, nous avons aussi besoin de nous contrôler et de nous éduquer les uns les autres (...)

(215) ... L'éducation sera inefficace, et ses efforts seront vains, si elle n'essaie pas aussi de répandre un nouveau paradigme concernant l'être humain, la vie, la société et la relation avec la nature.

III. La conversion écologique [216-221]

(216) La grande richesse de la spiritualité chrétienne, générée par vingt siècles d'expériences personnelles et communautaires, offre une belle contribution à la tentative de renouveler l'humanité. Je veux proposer aux chrétiens quelques lignes d'une spiritualité écologique qui trouvent leur origine dans des convictions de notre foi, car ce que nous enseigne l'Évangile a des conséquences sur notre façon de penser, de sentir et de vivre. Il ne s'agit pas de parler tant d'idées, mais surtout de motivations qui naissent de la spiritualité pour alimenter la passion de la préservation du monde.

Nous devons reconnaître que, nous les chrétiens, nous n'avons pas toujours recueilli et développé les richesses que Dieu a données à l'Église, où la spiritualité n'est déconnectée ni de notre propre corps, ni de la nature, ni des réalités de ce monde (...)

(217) S'il est vrai que « les déserts extérieurs se multiplient dans notre monde, parce que les déserts intérieurs sont devenus très grands », la crise écologique est un appel à une profonde conversion intérieure. Mais nous devons aussi reconnaître que certains chrétiens, engagés et qui prient, ont l'habitude de se moquer des préoccupations pour l'environnement, avec l'excuse du réalisme et du pragmatisme. D'autres sont passifs, ils ne se décident pas à changer leurs habitudes et ils deviennent incohérents. Ils ont donc besoin d'une conversion écologique, qui implique de laisser jaillir toutes les conséquences de leur rencontre avec Jésus-Christ sur les relations avec le monde qui les entoure. Vivre la vocation de protecteurs de l'œuvre de Dieu est une part essentielle d'une existence vertueuse ; cela n'est pas quelque chose d'optionnel ni un aspect secondaire dans l'expérience chrétienne.

L'action doit être collective :

(219) Cependant, il ne suffit pas que chacun s'amende pour dénouer une situation aussi complexe que celle qu'affronte le monde actuel. Les individus isolés peuvent perdre leur capacité, ainsi que leur liberté pour surmonter la logique de la raison instrumentale, et finir par être à la merci d'un consumérisme sans éthique et sans dimension sociale ni environnementale. On répond aux problèmes sociaux par des réseaux communautaires, non par la simple somme de biens individuels : « Les exigences de cette œuvre seront si immenses que les possibilités de l'initiative individuelle et la coopération d'hommes formés selon les principes individualistes ne pourront y répondre. Seule une autre attitude provoquera l'union des forces et l'unité de réalisation nécessaires ». La conversion écologique requise pour créer un dynamisme de changement durable est aussi une conversion communautaire.

Gratitude et gratuité :

(220) Cette conversion suppose diverses attitudes qui se conjuguent pour promouvoir une protection généreuse et pleine de tendresse. En premier lieu, elle implique gratitude et gratuité, c'est-à-dire une reconnaissance du monde comme don reçu de l'amour du Père, ce qui a pour conséquence des attitudes gratuites de renoncement et des attitudes généreuses même si personne ne les voit ou ne les reconnaît : « Que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite (...) et ton Père qui voit dans le secret, te le rendra » (Mt 6, 3-4). Cette conversion implique aussi la conscience amoureuse de ne pas être déconnecté des autres créatures, de former avec les autres êtres de l'univers une belle communion universelle. Pour le croyant, le monde ne se contemple pas de l'extérieur mais de l'intérieur, en reconnaissant les liens par lesquels le Père nous a unis à tous les êtres. En outre, en faisant croître les capacités spécifiques que Dieu lui a données, la conversion écologique conduit le croyant à développer sa créativité et son enthousiasme, pour affronter les drames du monde en s'offrant à Dieu « comme un sacrifice vivant, saint et agréable » (Rm 12, 1). Il ne comprend pas sa supériorité comme motif de gloire personnelle ou de domination irresponsable, mais comme une capacité différente, lui imposant à son tour une grave responsabilité qui naît de sa foi.

IV. Joie et paix [222-227]

(222) La spiritualité chrétienne propose une autre manière de comprendre la qualité de vie, et encourage un style de vie prophétique et contemplatif, capable d'aider à apprécier profondément les choses sans être obsédé par la consommation. Il est important d'assimiler un vieil enseignement, présent dans diverses traditions religieuses, et aussi dans la Bible. Il s'agit de la conviction que « moins est plus ». En effet, l'accumulation constante

de possibilités de consommer distrait le cœur et empêche d'évaluer chaque chose et chaque moment. En revanche, le fait d'être sereinement présent à chaque réalité, aussi petite soit-elle, nous ouvre beaucoup plus de possibilités de compréhension et d'épanouissement personnel. La spiritualité chrétienne propose une croissance par la sobriété, et une capacité de jouir avec peu. C'est un retour à la simplicité qui nous permet de nous arrêter pour apprécier ce qui est petit, pour remercier des possibilités que la vie offre, sans nous attacher à ce que nous avons ni nous attrister de ce que nous ne possédons pas. Cela suppose d'éviter la dynamique de la domination et de la simple accumulation de plaisirs.

Le bonheur de la sobriété :

(223) La sobriété, qui est vécue avec liberté et de manière consciente, est libératrice. Ce n'est pas moins de vie, ce n'est pas une basse intensité de vie mais tout le contraire ; car, en réalité ceux qui jouissent plus et vivent mieux chaque moment, sont ceux qui cessent de picorer ici et là en cherchant toujours ce qu'ils n'ont pas, et qui font l'expérience de ce qu'est valoriser chaque personne et chaque chose, en apprenant à entrer en contact et en sachant jouir des choses les plus simples. Ils ont ainsi moins de besoins insatisfaits, et sont moins fatigués et moins tourmentés.

La vertu d'humilité :

(224) La sobriété et l'humilité n'ont pas bénéficié d'un regard positif au cours du siècle dernier. Mais quand l'exercice d'une vertu s'affaiblit d'une manière généralisée dans la vie personnelle et sociale, cela finit par provoquer des déséquilibres multiples, y compris des déséquilibres environnementaux. C'est pourquoi, il ne suffit plus de parler seulement de l'intégrité des écosystèmes. Il faut oser parler de l'intégrité de la vie humaine, de la nécessité d'encourager et de conjuguer toutes les grandes valeurs.

La paix intérieure :

(225) Par ailleurs, aucune personne ne peut mûrir dans une sobriété heureuse, sans être en paix avec elle-même. La juste compréhension de la spiritualité consiste en partie à amplifier ce que nous entendons par paix, qui est beaucoup plus que l'absence de guerre. La paix intérieure des personnes tient, dans une large mesure, de la préservation de l'écologie et du bien commun, parce que, authentiquement vécue, elle se révèle dans un style de vie équilibré joint à une capacité d'admiration qui mène à la profondeur de la vie. Nous parlons d'une attitude du cœur, qui vit tout avec une attention sereine, qui sait être pleinement présent à quelqu'un sans penser à ce qui vient après, qui se livre à tout moment comme un don divin qui doit être pleinement vécu. Jésus nous enseignait cette attitude quand il nous invitait à regarder les lys des champs et les oiseaux du ciel, ou quand en présence d'un homme inquiet « il fixa sur lui son regard et l'aima » (Mc 10, 21). Il était pleinement présent à chaque être humain et à chaque créature, et il nous a ainsi montré un chemin pour surmonter l'anxiété malade qui nous rend superficiels, agressifs et consommateurs effrénés.

Benedicite :

(227) S'arrêter pour rendre grâce à Dieu avant et après les repas est une expression de cette attitude. Je propose aux croyants de renouer avec cette belle habitude et de la vivre en profondeur. Ce moment de la bénédiction, bien qu'il soit très bref, nous rappelle notre dépendance de Dieu pour la vie, il fortifie notre sentiment de gratitude pour les dons de la création, reconnaît ceux qui par leur travail fournissent ces biens, et renforce la solidarité avec ceux qui sont le plus dans le besoin.

V. Amour civil et politique [228-232]

(228) La préservation de la nature fait partie d'un style de vie qui implique une capacité de cohabitation et de communion (...).

(229) *Il faut reprendre conscience que nous avons besoin les uns des autres, que nous avons une responsabilité vis-à-vis des autres et du monde, que cela vaut la peine d'être bons et honnêtes. Depuis trop longtemps déjà, nous sommes dans la dégradation morale, en nous moquant de l'éthique, de la bonté, de la foi, de l'honnêteté. L'heure est arrivée de réaliser que cette joyeuse superficialité nous a peu servi. Cette destruction de tout fondement de la vie sociale finit par nous opposer les uns aux autres, chacun cherchant à préserver ses propres intérêts ; elle provoque l'émergence de nouvelles formes de violence et de cruauté, et empêche le développement d'une vraie culture de protection de l'environnement.*

(230) *L'exemple de sainte Thérèse de Lisieux nous invite à pratiquer la petite voie de l'amour, à ne pas perdre l'occasion d'un mot aimable, d'un sourire, de n'importe quel petit geste qui sème paix et amitié. Une écologie intégrale est aussi faite de simples gestes quotidiens par lesquels nous rompons la logique de la violence, de l'exploitation, de l'égoïsme (...).*

(231) *L'amour, fait de petits gestes d'attention mutuelle, est aussi civil et politique, et il se manifeste dans toutes les actions qui essaient de construire un monde meilleur. L'amour de la société et l'engagement pour le bien commun sont une forme excellente de charité qui, non seulement concerne les relations entre les individus mais aussi les « macrorelations : rapports sociaux, économiques, politiques ».*

Une civilisation de l'amour :

(...) C'est pourquoi, l'Église a proposé au monde l'idéal d'une « civilisation de l'amour ». L'amour social est la clef d'un développement authentique : « Pour rendre la société plus humaine, plus digne de la personne, il faut revaloriser l'amour dans la vie sociale –au niveau politique, économique, culturel –, en en faisant la norme constante et suprême de l'action ». Dans ce cadre, joint à l'importance des petits gestes quotidiens, l'amour social nous pousse à penser aux grandes stratégies à même d'arrêter efficacement la dégradation de l'environnement et d'encourager une culture de protection qui imprègne toute la société. Celui qui reconnaît l'appel de Dieu à agir de concert avec les autres dans ces dynamiques sociales doit se rappeler que cela fait partie de sa spiritualité, que c'est un exercice de la charité, et que, de cette façon, il mûrit et il se sanctifie.

Rôle des associations :

(232) *Tout le monde n'est pas appelé à travailler directement en politique ; mais au sein de la société germe une variété innombrable d'associations qui interviennent en faveur du bien commun en préservant l'environnement naturel et urbain. Par exemple, elles s'occupent d'un lieu public (un édifice, une fontaine, un monument abandonné, un paysage, une place) pour protéger, pour assainir, pour améliorer ou pour embellir quelque chose qui appartient à tous. Autour d'elles, se développent ou se reforment des liens, et un nouveau tissu social local surgit. Une communauté se libère ainsi de l'indifférence consumériste. Cela implique la culture d'une identité commune, d'une histoire qui se conserve et se transmet. De cette façon, le monde et la qualité de vie des plus pauvres sont préservés, grâce à un sens solidaire qui est en même temps la conscience d'habiter une maison commune que Dieu nous a prêtée. Ces actions communautaires, quand elles expriment un amour qui se livre, peuvent devenir des expériences spirituelles intenses.*

VI. Les signes sacramentaux et le repos pour célébrer [233-237]

(233) *L'univers se déploie en Dieu, qui le remplit tout entier. Il y a donc une mystique dans une feuille, dans un chemin, dans la rosée, dans le visage du pauvre. L'idéal n'est pas seulement de passer de l'extérieur à l'intérieur pour découvrir l'action de Dieu dans l'âme, mais aussi d'arriver à le trouver en toute chose comme l'enseignait saint Bonaventure : « La contemplation est d'autant plus éminente que l'homme sent en lui-même l'effet de la*

grâce divine et qu'il sait trouver Dieu dans les créatures extérieures ».

(234) Saint Jean de la Croix enseignait que ce qu'il y a de bon dans les choses et dans les expériences du monde « se rencontrent en Dieu éminemment et à l'infini, ou pour mieux dire, chacune de ces excellences est Dieu même, comme toutes ces excellences réunies sont Dieu même ». Non parce que les choses limitées du monde seraient réellement divines, mais parce que le mystique fait l'expérience de la connexion intime qui existe entre Dieu et tous les êtres, et ainsi « il sent que Dieu est toutes les choses ».. S'il admire la grandeur d'une montagne, il ne peut pas la séparer de Dieu, et il perçoit que cette admiration intérieure qu'il vit doit reposer dans le Seigneur : « Les montagnes sont élevées ; elles sont fertiles, spacieuses, belles, gracieuses, fleuries et embaumées. Mon Bien-Aimé est pour moi ces montagnes. Les vallons solitaires sont paisibles, agréables, frais et ombragés. L'eau pure y coule en abondance. Ils charment et recréent les sens par leur végétation variée et par les chants mélodieux des oiseaux qui les habitent. Ils procurent la fraîcheur et le repos par la solitude et le silence qui y règnent. Mon Bien-Aimé est pour moi ces vallons ».

(235) Les sacrements sont un mode privilégié de la manière dont la nature est assumée par Dieu et devient médiation de la vie surnaturelle. À travers le culte, nous sommes invités à embrasser le monde à un niveau différent. L'eau, l'huile, le feu et les couleurs sont assumés avec toute leur force symbolique et s'incorporent à la louange. La main qui bénit est instrument de l'amour de Dieu et reflet de la proximité de Jésus-Christ qui est venu nous accompagner sur le chemin de la vie. L'eau qui se répand sur le corps de l'enfant baptisé est signe de vie nouvelle (...) « Le christianisme ne refuse pas la matière, la corporéité, qui est au contraire pleinement valorisée dans l'acte liturgique, dans lequel le corps humain montre sa nature intime de temple de l'Esprit et parvient à s'unir au Seigneur Jésus, lui aussi fait corps pour le salut du monde » (...).

Le Dimanche est sacré :

(237) ... Le dimanche est le jour de la résurrection, le “premier jour” de la nouvelle création, dont les prémices sont l'humanité ressuscitée du Seigneur, gage de la transfiguration finale de toute la réalité créée. En outre, ce jour annonce « le repos éternel de l'homme en Dieu ». De cette façon, la spiritualité chrétienne intègre la valeur du loisir et de la fête. L'être humain tend à réduire le repos contemplatif au domaine de l'improductif ou de l'inutile, en oubliant qu'ainsi il retire à l'œuvre qu'il réalise le plus important : son sens. Nous sommes appelés à inclure dans notre agir une dimension réceptive et gratuite, qui est différente d'une simple inactivité. Il s'agit d'une autre manière d'agir qui fait partie de notre essence. Ainsi, l'action humaine est préservée non seulement de l'activisme vide, mais aussi de la passion vorace et de l'isolement de la conscience qui amène à poursuivre uniquement le bénéfice personnel. La loi du repos hebdomadaire imposait de chômer le septième jour « afin que se reposent ton bœuf et ton âne et que reprennent souffle le fils de ta servante ainsi que l'étranger » (Ex 23, 12). En effet, le repos est un élargissement du regard qui permet de reconnaître à nouveau les droits des autres. Ainsi, le jour du repos, dont l'Eucharistie est le centre, répand sa lumière sur la semaine tout entière et il nous pousse à interioriser la protection de la nature et des pauvres.

VII. La Trinité et la relation entre les créatures [238-240]

(238) Le Père est l'ultime source de tout, fondement aimant et communicatif de tout ce qui existe. Le Fils, qui le reflète, et par qui tout a été créé, s'est uni à cette terre quand il a été formé dans le sein de Marie. L'Esprit, lien infini d'amour, est intimement présent au cœur de l'univers en l'animant et en suscitant de nouveaux chemins. Le monde a été créé par les trois personnes comme un unique principe divin, mais chacune d'elles réalise cette œuvre commune selon ses propriétés personnelles. C'est pourquoi « lorsque (...) nous contemplons avec

admiration l'univers dans sa grandeur et sa beauté, nous devons louer la Trinité tout entière ».

(239) Pour les chrétiens, croire en un Dieu qui est un et communion trinitaire, incite à penser que toute la réalité contient en son sein une marque proprement trinitaire. Saint Bonaventure en est arrivé à affirmer que, avant le péché, l'être humain pouvait découvrir comment chaque créature « atteste que Dieu est trine ». Le reflet de la Trinité pouvait se reconnaître dans la nature « quand ce livre n'était pas obscur pour l'homme et que le regard de l'homme n'avait pas été troublé ». Le saint franciscain nous enseigne que toute créature porte en soi une structure proprement trinitaire, si réelle qu'elle pourrait être spontanément contemplée si le regard de l'être humain n'était pas limité, obscur et fragile. Il nous indique ainsi le défi d'essayer de lire la réalité avec une clé trinitaire. Les Personnes divines sont des relations subsistantes, et le monde, créé selon le modèle divin, est un tissu de relations. Les créatures tendent vers Dieu, et c'est le propre de tout être vivant de tendre à son tour vers autre chose, de telle manière qu'au sein de l'univers nous pouvons trouver d'innombrables relations constantes qui s'entrelacent secrètement. Cela nous invite non seulement à admirer les connexions multiples qui existent entre les créatures, mais encore à découvrir une clé de notre propre épanouissement. En effet, plus la personne humaine grandit, plus elle mûrit et plus elle se sanctifie à mesure qu'elle entre en relation, quand elle sort d'elle-même pour vivre en communion avec Dieu, avec les autres et avec toutes les créatures. Elle assume ainsi dans sa propre existence ce dynamisme trinitaire que Dieu a imprimé en elle depuis sa création. Tout est lié, et cela nous invite à mûrir une spiritualité de la solidarité globale qui jaillit du mystère de la Trinité.

VIII. La reine de toute la création [241-242]

(241) Marie, la Mère qui a pris soin de Jésus, prend soin désormais de ce monde blessé, avec affection et douleur maternelles. Comme, le cœur transpercé, elle a pleuré la mort de Jésus, maintenant elle compatit à la souffrance des pauvres crucifiés et des créatures de ce monde saccagées par le pouvoir humain. Totalement transfigurée, elle vit avec Jésus, et toutes les créatures chantent sa beauté. Elle est la Femme « enveloppée de soleil, la lune est sous ses pieds, et douze étoiles couronnent sa tête » (Ap 12, 1). (...) mais elle comprend aussi maintenant le sens de toutes choses. C'est pourquoi, nous pouvons lui demander de nous aider à regarder ce monde avec des yeux plus avisés.

IX. Au-delà du soleil [243-246]

(243) À la fin, nous nous trouverons face à face avec la beauté infinie de Dieu (cf. 1 Co 13, 12) et nous pourrons lire, avec une heureuse admiration, le mystère de l'univers qui participera avec nous à la plénitude sans fin. Entre-temps, nous nous unissons pour prendre en charge cette maison qui nous a été confiée, en sachant que tout ce qui est bon en elle sera assumé dans la fête céleste. Ensemble, avec toutes les créatures, nous marchons sur cette terre en cherchant Dieu, parce que « si le monde a un principe et a été créé, il cherche celui qui l'a créé, il cherche celui qui lui a donné un commencement, celui qui est son Créateur ».

Marchons en chantant ! Que nos luttes et notre préoccupation pour cette planète ne nous enlèvent pas la joie de l'espérance. Dieu qui nous appelle à un engagement généreux, et à tout donner, nous offre les forces ainsi que la lumière dont nous avons besoin pour aller de l'avant.

Pour finir, laissons aussi la parole à Jean Bastaire : « la parousie est une notion propre au christianisme, à laquelle tous n'adhèrent pas. La fin de l'histoire, c'est la régénération et l'épanouissement final de toute la création. Là est la nouveauté révolutionnaire. Ce n'est pas comme trop de chrétiens l'ont cru au cours de ces derniers siècles l'apocalypse qui va nous débarrasser de

cette terre, de cette boue charnelle et nous allons enfin être des âmes désincarnées qui gagneront le ciel. La Terre va subsister, nous ne la quitterons pas et nous n'allons pas nous fondre dans le cosmos. Avoir aujourd'hui le souci immédiat de la terre, c'est d'abord une question de bon sens et d'urgence pour notre santé mais c'est aussi travailler à l'épanouissement et à l'accomplissement de l'homme et à travers l'homme de toute la terre, donc la parousie ».

(246) Après cette longue réflexion, à la fois joyeuse et dramatique, je propose deux prières : l'une que nous pourrions partager, nous tous qui croyons en un Dieu Créateur Tout-Puissant ; et l'autre pour que nous, chrétiens, nous sachions assumer les engagements que nous propose l'Évangile de Jésus, en faveur de la création.

♦ **Prière pour notre terre**

Dieu Tout-Puissant, qui es présent dans tout l'univers et dans la plus petite de tes créatures, Toi qui entoures de ta tendresse tout ce qui existe, répands sur nous la force de ton amour pour que nous protégions la vie et la beauté.

Inonde-nous de paix, pour que nous vivions comme frères et sœurs sans causer de dommages à personne.

Ô Dieu des pauvres, aide-nous à secourir les abandonnés et les oubliés de cette terre qui valent tant à tes yeux.

Guéris nos vies, pour que nous soyons des protecteurs du monde et non des prédateurs, pour que nous semions la beauté et non la pollution ni la destruction.

Touche les cœurs de ceux qui cherchent seulement des profits aux dépens de la terre et des pauvres.

Apprends-nous à découvrir la valeur de chaque chose, à contempler, émerveillés, à reconnaître que nous sommes profondément unis à toutes les créatures sur notre chemin vers ta lumière infinie.

Merci parce que tu es avec nous tous les jours.

Soutiens-nous, nous t'en prions, dans notre lutte pour la justice, l'amour et la paix.

♦ **Prière chrétienne avec la création**

Nous te louons, Père, avec toutes tes créatures, qui sont sorties de ta main puissante.

Elles sont tiennes, et sont remplies de ta présence comme de ta tendresse.

Loué sois-tu. Fils de Dieu, Jésus, toutes choses ont été créées par toi. Tu t'es formé dans le sein maternel de Marie, tu as fait partie de cette terre, et tu as regardé ce monde avec des yeux humains. Aujourd'hui tu es vivant en chaque créature avec ta gloire de ressuscité.

Loué sois-tu. Esprit Saint, qui par ta lumière orientes ce monde vers l'amour du Père et accompagnes le gémissement de la création, tu vis aussi dans nos cœurs pour nous inciter au bien.

Loué sois-tu. Ô Dieu, Un et Trine, communauté sublime d'amour infini, apprends-nous à te contempler dans la beauté de l'univers, où tout nous parle de toi. Éveille notre louange et notre gratitude pour chaque être que tu as créé. Donne-nous la grâce de nous sentir intimement unis à tout ce qui existe. Dieu d'amour, montre-nous notre place dans ce monde comme instruments de ton affection pour tous les êtres de cette terre, parce qu'aucun n'est oublié de toi.

Illumine les détenteurs du pouvoir et de l'argent pour qu'ils se gardent du péché de l'indifférence, aiment le bien commun, promeuvent les faibles, et prennent soin de ce monde que nous habitons.

Les pauvres et la terre implorent : Seigneur, saisis-nous par ta puissance et ta lumière pour protéger toute vie, pour préparer un avenir meilleur, pour que vienne ton Règne de justice, de paix, d'amour et de beauté.

Loué sois-tu.

Amen.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre,
le 24 mai 2015, solennité de Pentecôte,

